

Le postmoderne

(ou un pavé dans l'eau sale)

écrit 1992, révisé 2021

par

Luc Côté

Éditions du Refus-GenX

vendredi 19 novembre 2021

Première partie

Raison

Chapitre 1

Alea jacta est, ou l'est il?

(Caius Iulius Caesar, et moi)

L'homme

Il venait de pleuvoir.

Là-bas, au pied de la montagne, le centre ville s'étendait.

Malgré l'humidité étouffante et les nuages qui entouraient les cimes des immeubles, on distinguait quand même le tracé rectilignes des avenues. Nées près du Vieux-Port lors de la fondation, désormais elles quadrillaient impitoyablement toute l'île.

Ces vagues d'asphaltes s'étaient brisées en partie sur le récif du Mont-Royal, hérissé d'arbres. La pluie leur donnait une couleur verte que le soleil préférait écraser. Sous le couvert nuageux bienveillant, les feuilles se gorgeaient du liquide vital. L'orage avait chassé les badauds qui s'agglutinaient d'ordinaire sur la montagne, comme autant de naufragés fuyaient une invasion d'acier et de béton.

De lieu de sauvetage, la montagne était devenue elle-même naufragée. Jonchée de déchets, sillonnée sans relâche par les voitures et les vélos, souillée par les touristes. Point culminant de l'île, on la défigurait par des tours de communications. Il fallait relayer les essentiels matchs aux sportifs de salon.

En cette fin de journée, la nuit s'approchait, les phares des voitures se reflétaient dans les mares de l'averse.

Sur le versant sud, les lampadaires des années soixante dressaient fièrement leur col de cygne, contrastant avec la droite oblique des modèles plus récents.

A courte distance, la tour orangée des Coopérants s'allumait dans un délire métallique et néo-gothique. Combien de kilowatts étaient dépensés pour illuminer ces immeubles bardés de métal et de béton, ces autoroutes, ces structures en acier froid? Était-il nécessaire d'éclairer ces kilomètres de rue alors que les rayons de lumière artificielle de la ville éclairaient tout de façon crue?

L'homme était resté sous l'averse, observant avec amusement la fuite des gras monsieur à casquette et de leur femmes mal habillées. Seuls les cyclistes, habitués de l'averse, continuaient sans broncher leur chemin, s'aspergeant généreusement d'eau.

Il avait tendu la main, doigts écartés, pour sentir l'eau, si fine qu'elle paraissait invisible. Elle était glacée mais il ne ressentait rien, son corps était désormais un instrument bien rodé. Les baladeurs eux fuyaient toujours, il les dévisageait avec un sourire indéfinissable au lèvres. Il restait là, mettant les mains dans ses poches. Des rigoles coulaient sur ses tempes pendant qu'Éole et Zeus dépensaient leur colère accumulée sur les mortels et leurs biens chéris.

La caresse de l'eau lui avait plu, de même que le silence suivant la fin de l'averse, le calme pénétrant dû à l'absence humaine. Sous lui, la ville rayonnait, lavée des déchets, prête à recevoir une autre fournée de civilisation. Un moment parfait, dans un monde si imparfait, pensa-t-il.

Il avait dévalé de la Montagne pour prendre de Maisonneuve, il irait prendre une bouteille à la Maison des Vins.

Le soleil étendait tardivement ses rayons couchants. A travers la brume émanant du pavé, il glissait de furtifs traits dorés. Chauffé par la timide lueur émanant de l'ouest, il longeait les murs de briques patinés par le temps. A cette heure, chaque fenêtre semble chargée d'émotion, chaque porte évoque une histoire qui se déroule et se mêle aux autres. Les vitrines elles déversaient leur surabondance de marchandises à l'œil indifférent du marcheur.

Les arbres se froissaient sous la force de la brise. Elle avait chassé les nuages après être née du choc entre les masses d'air. L'eau de pluie sur le sol était moins claire et coulait en fins ruisseaux opaques sur la pente douce des rues.

Sur les immenses tours du centre-ville, c'était un Hélios triomphant qui se reflétait désormais, marquant sa victoire temporaire sur la masse grise des nuages. Les étendues vitrées scintillaient d'une intensité nucléaire.

La populace avait repris possession de la rue, préparant la grande kermesse du samedi soir, course à l'oubli, parade de l'humain désabusé ce cette fin de millénaire.

L'homme continuait à avancer d'un pas lent mais régulier, sans fatigue: la distance ne l'effrayait pas. Les restaurants s'emplissaient lentement vue l'heure peu avancée, la circulation de fermeture des commerces emplissait la rue de phares et de coups de klaxon.

Il aimait la Ville. Nulle part ailleurs ne penserait-on à construire des tours si hautes dont la plupart étaient inhabitables, elles ne servaient qu'au travail. Des gens y venaient de dizaines, voire de centaines de kilomètres à la ronde en des voitures luxueuses ou non, s'alignant tôt le matin sous la voûte encore éclairée des autoroutes, vouant à tous les saints les autres automobilistes qui bloquaient leur prompt arrivée. Ils s'évertuaient ensuite à stationner leur rutilants véhicules sur le nombre infime de rues du centre-ville.

Les monstres de tôle se rangeaient sous les bannières flamboyantes du capitalisme, Esso, Shell ou Ultramar, sous celles des banques, bleu, vert, or, devant le parquet de la Bourse. On y retrouvait une fortune en métal galvanisé et chrome reluisant, en suspension indépendante aux quatre roues.

Il continuait. Pour les grands de la vente, c'était le Sabbat, le temps d'acheter dans les grands magasins qui ne vacillaient pas encore. Les acheteurs hébétés étaient rejetés à la rue après la fermeture, après avoir dépensé convulsivement pour conjurer des lendemains incertains, pour masquer des hier déprimants.

Il ne voyait plus ces êtres plongés dans leur apothéose du grand rêve.

La foule compacte l'avait tout de même stoppé. Il l'aimait déserte la rue. Pourtant c'est de là que jaillit la puissance des masses qui s'y pressent lors des grands rassemblements. Quand elles veulent exprimer une idée ou une hantise, elles se regroupent, peignent des banderoles, crient des slogans. Le plus souvent, cette manifestation désordonnée d'un inconscient collectif, d'une peur inexplicée ne va pas plus loin. On se sent bien de voir ceux qui pensent comme nous, mais l'action demeure le lot d'une poignée...

Le magnétisme de cette rue l'hypnotisait, l'irriguait, chargeait ses nerfs, fermait ses poings. Les gens le heurtaient, droit et fier, tête haute. Il toisa les pauvres hères devant lui. Leur course folle le rebutait. Il respirait le calme, eux, le sentant vaguement, l'évitaient subitement, redoutant quelque force endiguée, le charisme d'un chef recyclé en petit commis. Il jeta son regard sur eux, surpris de leur airs méfiants et subordonnés. Il les laissa se hâter malgré que ce fut une journée de repos.

Il se décida à repartir. Après une courte marche vers le sud, il se trouva devant un immeuble centenaire, monstre de briques rouges, qui l'arrêta de nouveau.

Vestige d'un autre siècle, il jurait dans la Vieille Ville. Seul endroit recouvert de pavés, les avenues sinueuses créaient pour lui des visions d'Europe. Il admira les arcades, les figures de pierre et les rosaces, les piliers et les fleurs. Les courbures des voûtes survolaient des façades s'ouvrant sur des salles délabrées que l'on convertirait en appartements luxueux pour cadres branchés honteux de leur banlieue ridicule.

Il se buta de nouveau au public du samedi soir, en bermudas à fleurs cette fois, des Américains en quête de la Tour Eiffel, mais ayant troqué leur désir pour un meilleur taux de change, aboutissant au Macdonald du coin. Cette plèbe sentait la bière et le parfum bon marché, défilait en quête d'exotisme ou de la rencontre ultime.

Dégouté, l'homme consulta sa montre et serra la bouteille de vin sous son bras, il quitta en se sauvant des idiots aux colliers fluorescents.

Ses pas le menèrent au Champ de Mars, l'antique Campus Martius des Romains. De grands peupliers alignés s'y trouvaient de nouveau, chassant l'asphalte du stationnement qui l'avait recouvert depuis la folle invasion des véhicules des années 50 et 60. C'était un geste technocratique d'une administration sans âme ou charisme, qui avait remplacé celle de Jean Drapeau par beaucoup de promesses de lendemain chantants. Cela ressemblait à tous les gouvernements de cette génération née dans le creuset de la seconde guerre mondiale. La verdure avait donc repris un peu de droit de cité.

La boîte à chaussures du Métro, ornés des vitraux abstraits de Marcelle Ferron, autre témoignage de la génération tranquille, se dressait en contrebas. Des adolescents bigarrés et punks hantaient l'aire d'attente, sautaient les tourniquets et traînaient le long du quai bordé de brique beiges. L'homme paya son passage et descendit à son tour sur le quai. Les punks l'observaient d'un air mi-indifférent, mi hostile. Lui, il enviait leur oisiveté confortable, leur révolte futile contre le "système", grimace faite à un miroir trop fidèle.

Le ruban blanc et bleu du métro défila devant lui. Il s'arrêta à la station Outremont. C'était une des stations qu'il préférait, elle faisait partie de celle pour lesquelles on devait consacrer 1% du budget à sa décoration. Ce n'était pas le cas des stations des lignes orange ou verte.

Outremont, le versant opposé de Westmount, l'intelligentsia anglophone s'étant arrogé le versant sud du Mont-Royal, la toute petite classe francophone elle s'était approprié le versant est, celui du soleil morne et levant. C'était le royaume petit-bourgeois avec tout le chrome de la bienséance, avec toute la suffisance d'une élite intellectuelle trop longtemps tournée vers elle-même.

Et sa sœur y habitait. Depuis son mariage, elle tentait aussi bien que mal de jouer à la mère, même avec lui, mais il se rebiffait contre toute supervision, aussi bienveillante fut-elle.

Sa résidence se trouvait sur une avenue large bordée de grands arbres sains. Des enfants couraient, la scène respirait de tout ce qui semblait le bonheur. On ne pouvait s'imaginer à ce moment l'existence de la guerre et du viol, des proxénètes et des vendeurs d'assurance.

Il resta un moment immobile devant la somptueuse porte bardée de bronze, rassasié d'urbanité après sa randonnée solitaire. Il appuya sur la sonnette d'entrée.

- Antoine !

Sa sœur lui ouvrit et se jeta sur lui. Il ne s'habitait pas à cette habitude latine de toujours s'embrasser. Il se dégagea maladroitement de l'étreinte étouffante de sa sœur. Elle gardait sa main sur son épaule, touchant sa joue bronzée.

- Comme tu es maigre! Qu'est ce qu'ils t'ont fait? Quel air tu as!

Ses yeux gris ne vacillaient pas, son regard restant vide.

- Toujours aussi mère poule, ma grande sœur. Tiens, prends ça!

Il lui tendit sa bouteille de Lafon-Rochet.

- J'ai pensé à ton mari, je sais qu'il apprécie le bon vin.

Elle regarda l'étiquette.

- J'espère que tu n'a pas fait de folie.

- J'en fais toujours, tu le sais bien.

Il lui donna son imperméable, découvrant une musculature qu'elle ne lui connaissait pas. Ses gestes étaient lents et précis, empreints d'une nouvelle mesure. Il lui semblait qu'elle avait un autre homme devant elle.

Des effluves odorantes flottaient de la cuisine, accompagnées du bruit de la vaisselle s'entrechoquant. On ne voyait pas la salle à manger de l'entrée, l'appartement était vaste.

- Philippe s'est mis aux chaudrons, il adore cuisiner. Natasha est là aussi.

- Non, il y a longtemps que je ne l'ai vue.

- Moi aussi, dit-elle d'une mine déconvenue.

Il ne dit rien. Elle se sentait un peu gauche, maladroite devant son air fermé. Ce n'était plus un jeune adolescent idéaliste, c'était un automate au regard d'acier.

- J'aime tes boiseries, dit-il, caressant le chêne ornant les murs.

- Merci. Veux-tu voir tes nièces?

A ces mots, son regard s'adoucit, un peu d'humanité envahissant son visage.

- Où sont-elles?

- Au deuxième. Mais je voudrais te présenter avant. Tu veux ?

- Oui, je veux bien.

Il observait sa sœur qui marchait devant lui. Elle avait une grande tresse bien nouée, avec un petit nœud noir. Il s'en voulait de ne pas lui avoir dit comme il était heureux de la revoir. Comme toujours, les mots étaient restés dans sa gorge et ses émotions en lui. Il se sentait mal à l'aise ici. Tout semblait trop facile. Même cette plante dans le coin, là, semblait trouver sa place dans ce cadre pacifique, aussi bien que la première ride au coin des yeux de son aînée. C'était l'autre partie du monde, le monde civil, non plus le vase clos de l'armée, mais le monde anarchique et magnifique de la vie "normale".

On était loin des bataillons alignés, l'arme au pied, baïonnette au canon, la casquette droite, les drapeaux régimentaires flottant au vent dans les couleurs violacées d'un matin d'automne. D'autres compagnies continuent à s'aligner, il fait froid, le ciel est bleu d'acier maintenant, les visages bronzés tranchent sur les vestes beige et kaki. Les officiers mettent le sabre au clair...

- Antoine, ça va?

La voix de sa sœur le tira de sa rêverie.

Il mit quelques secondes à sortir du songe. Les couleurs douces de l'appartement le frappèrent, le bruit assourdi de discussion vint à ses oreilles. De petits pieds martelaient le plafond. Il leva la tête, Isabelle lui sourit. Du sourire qui avait de tout temps fasciné Antoine, un sourire radieux. Pouvait-on se sentir radieux en cette fin de siècle, de millénaire?

- Ce sont les petites. Elles ont hâte de voir l'oncle qu'elles n'ont jamais vu.

Il se referma.

- Bon, ça va, tu me présente à tes amis, qu'on en finisse?

Elle ne s'attendait pas à une telle réaction, elle tourna la tête et ils entrèrent dans la salle à dîner.

Les convives se tournèrent vers eux, dévisageant l'intrus. Les regards se portaient sur lui, curieux. Il supporta l'examen sans bouger.

- Tiens, le militaire, fit une voix railleuse.

Antoine le rangea dans la catégorie des prétentieux sur le champ, il décidait trop vite, un méchant défaut. Il les salua sèchement.

« Il doit être prof de cégep », pensa le jeune homme.

L'homme au collier de barbe des années 70 continua:

- Militaire, on le devient par vocation, ou par désir de préserver la constitution de 1982?

Sur les promesses de la soirée s'était déjà couché le rideau de l'obscurantisme. Le fanatique s'était levé, dans chaque citoyen moyen se cache un fasciste, qu'il soit de droite ou de gauche.

Sa sœur cadette Natasha était toute vêtue de noir, ses grands yeux étaient embués par la vie et l'alcool, ils lançaient sans cesse des appels de détresse; elle n'avait pas changé.

Curieusement, il ne se sentait pas physiquement dans cette pièce, la scène était trop irréelle. Ses sœurs présentes, tout le passé commun surgissait, trop tôt pour un cœur de pierre. Et il y avait des hommes aussi, chargés de haine et de mépris.

« Nous cherchons tous un sens à la vie », se dit-il. Son esprit se dédoublait, sublimé par ses pensées fugaces.

- Tu viens Antoine?

Elle n'osait lui parler, il irradiait, mais de froideur atomique. Ils n'avaient jamais beaucoup fraternisé, leurs rapports étaient distants, au mieux.

Elle lui posa la main sur l'épaule, dans un froissement léger de tissu. Il sursauta, sortant de sa torpeur. Les gens l'épiaient, guettant un signe, un sourire, une bribe d'humanité dans un masque sans faille.

Sa sœur était aussi mal à l'aise que ses invités, plus probablement. Ils étaient curieux, attendant un événement imprévu. Les militaires étant rare dans ce pays pacifique, ils étaient anecdotiques. Ils étaient comme des nuages dans un ciel radieux d'été, mal venu, déplacé, ridicule. Ce grand gaillard se tenait raide devant les faïences décorant les murs. Il ne cadrerait pas avec les vases et les assiettes, il était l'éléphant du magasin de porcelaine.

- Voilà Roxanne et Andrea!

Elle ne vit pas de soupçon de tendresse cette fois dans le regard de son frère, elle devait s'être trompée un peu plus tôt, elle n'avait pas vu de lueur dans ses yeux. C'était un automate désormais.

Il s'agenouilla, les deux têtes frisées s'arrêtèrent.

Elles hésitaient, se tenant gauchement près du grand escalier. Antoine ouvrit les bras et leur tendit une main.

- Bonjour vous deux!

Il leur sourit. Elles ne bougeaient toujours pas, lançant des regards furtifs vers leur mère. Antoine entendait les voix derrière lui.

- Je me méfie des défenseurs de système, dit l'une d'elle, de sa voix un peu nasillarde. On a toujours des empêcheurs de tourner en rond qui nous harcèlent de leur slogan à la mode. Pour moi, il n'y a que l'économie et les lois du marché qui vaillent. C'est pour ça que j'appuie Bourassa. Lui, il a su remonter l'économie du Québec.

- Tout ça, c'est de la merde, répondit vivement le Prof, connu pour sa ferveur nationaliste.

Un vieux de la veille, il avait été de toutes les batailles depuis l'élection du PQ en 1975. Le référendum et le rapatriement en 82 l'avaient brisé, le beau risque de Lévesque l'avait achevé. Il avait quitté les rangs en même temps que son parti coupait 20% de son salaire. Il venait de revenir au bercail avec Parizeau, souhaitant que le phœnix nationaliste renaisse de ses cendres.

Mais le maître renard Mulroney venait de voler le fromage de la Nation avec la merveilleuses mise en scène menant à la signature du lac Meech. Encore une fois, le Québec s'était fait berner.

- Tu crois que Bourassa règlera tous les problèmes? Il n'a jamais cru au Québec. Tout ce qui compte, c'est de faire entrer le pays dans cette maudite constitution. Nous ne serons jamais libres.

Antoine venait d'amadouer la plus en souriant finalement d'un air charmeur. Isabelle regardait tendrement la scène.

- Allez Andrea! C'est ton oncle Antoine, tu sais? Je t'en ai parlé souvent!

La curiosité et son jeune âge la mettant à l'abri de la timidité, vainquirent ses doutes et elle approcha en touchant la main d'Antoine.

- Bonjour Monsieur.

Elle le regardait droit dans les yeux, se dressant debout respectueusement avec ses cheveux bouclés et sertis d'un ruban vert.

- Vous êtes le méchant monsieur?, lui demanda-t-elle candidement.

Le jeune homme ne réagit pas, Isabelle, horrifiée, gronda sa fille.

- Andrea! Qu'est ce que tu dis là? Où as tu pris ça?

La petite blonde se tut, surprise par la réaction de sa mère. Antoine se raidit un peu, mais ne se formalisa pas outre mesure, il voyait là sa réputation, c'était tout.

- Laisse-là, elle ne rapporte que ce qu'elle a entendu, dit-il, mi-cynique, mi-attristé.

Il se leva et tourna le dos aux petites filles. Isabelle caressait maintenant les cheveux de la fillette qui pleurait, sentant confusément au ton de sa mère qu'elle avait fait une erreur.

- Mais non, ma chérie, ne pleure pas. Tu pourras le voir une autre fois, il va revenir.

Antoine se campa dans l'embrasure de la porte. Il se sentait de trop, encore une fois. Une atmosphère froide s'était abattue sur la table. Il lui semblait qu'il traînait la haine comme un étendard; ironique car les étendards le fascinaient.

Cette haine prenait possession de lui, elle l'emplissait, obscurcissant sa vue. Il sentait encore plus le mur entre lui et ces gens, ils semblaient loin, il ne pouvait pas communiquer avec eux. Il fixa les longs cheveux blonds d'une des invitées.

Il lui semblait que le temps s'écoulait au ralenti. Les mèches dorées ondulaient lentement, tel des épis de blé ondoyant dans les vastes champs des Prairies.

L'Ouest, c'était cela l'Amérique. Des centaines de kilomètres de blé, le blond de la terre et le bleu du ciel s'écrasant mutuellement sous des hivers continentaux. Pourquoi avait-il cette vision d'une mer dorée? C'étaient les mèches encadrant une gorge nacrée. La femme souriait discrètement, sans regarder quelqu'un directement, peut-être était-ce un sourire de nervosité, ou un plaisir secret devant la gêne des autres.

Les murs se refermaient sur Antoine, ses muscles étaient tendus comme ceux d'un animal traqué, cerné par une meute.

Il y avait quelques jours, à sa sortie de l'avion le ramenant de «là-bas», il avait erré sur Sainte-Catherine. De jeunes fils de bourgeois se transposant en anarchistes mendiaient au nom du non-conformisme, du refus du système. Antoine les avait trouvés gras, propres, avec une coupe «punk» signée.

Cela tranchait avec le sort des désinstitutionnalisés qui dormaient sur les bancs. C'étaient des murs mentaux qui avaient ridé ces gens. Étaient-ce les structures modernes, dite progressistes, ces structures rigides, sans pitié, celles-là même que les jeunes bourgeois rejetaient du bout des lèvres en tendant la main au dollar, qui avaient brisé ces hommes et femmes? Une faillite? Le syndic et le huissier vont faire leur travail. Les gens honnêtes travaillent, les gens fragiles cèdent sous la pression.

Ils errent maintenant, chassés des hôpitaux par les coupures. Parce que les syndicats demandent plus? Parce que le gouvernement ne donne pas assez? Parce que les médecins gagnent trop? Ces patients furent chassés des murs sécurisants de l'hôpital pour se heurter au mur de l'indifférence et du dégoût. Antoine ne se le cachait pas, il ne donnait pas plus aux itinérants qu'aux punks. Il pensait qu'au fond il ne les aidait pas. Se trompait-il? Devait-on encore s'en remettre à la survie du plus fort?

Natasha lui parla:

- Tu viens t'asseoir avec nous?

Allais-il accepter? Tout semblait suspendu, le silence les enveloppait. Ils étaient frappés par la force tranquille qui émanait du jeune homme. Lui, semblait si, grave, détaché. Pourtant, dans son regard perdu, comme fixé sur un objet caché aux autres, perçait une tristesse profonde.

Philippe rompit le silence, il était l'hôte. Il voulait détendre l'atmosphère.

- Tu as fait un bon voyage?

Il tira ainsi de nouveau Antoine de ses pensées. Un espace vide l'entourait il apparaissait dès qu'on lui adressait la parole. Il répondit:

- Oui, si l'on veut. L'avion était bien.

Isabelle était heureuse que les discussions reprennent. Elle redoutait toujours des heurts quand Antoine était là. Il était une énigme pour elle, son frère et pourtant un étranger malgré les liens de sang.

La conversation avait repris, Antoine s'était assis. Isabelle s'affairait à dresser les derniers couverts.

La porcelaine était sur la table, c'était un soir de réception. Isabelle venait de mettre du Bach. Elle voulait recevoir son frère avec classe. Il l'avait informé qu'il arrivait à Dorval le samedi suivant et il lui avait demandé s'il pouvait la visiter. Il ne le faisait jamais, elle ne pouvait refuser. Mais elle recevait également des amis, un repas prévu depuis plusieurs semaines.

N'osant décevoir personne, et ne voulant surtout pas repousser son ombrageux frère, elle avait accepté. Maintenant, elle regrettait son geste. Elle sentait la tension, le malaise régnait entre les gens. Elle eut préféré qu'il ne la visitât pas.

Le dîner s'engagea après ces altercations silencieuses. La discussion reprit, tous prenant soin d'éviter de questionner Antoine, malgré leur grande envie. Natasha aussi restait en retrait, observant son frère aîné à la dérobée. Deux ans de plus qu'elle, mais un monde les séparait. D'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle avait l'avait connu froid et distant. Jamais hautain, il avait plutôt une grande réserve dans son regard, une gravité dans son port de tête qui la glaçait à chaque fois que son front réfléchi se tournait vers elle. Mais ce qui l'avait impressionnée

encore plus à 15 ou 16 ans, c'était la beauté de l'homme adulte qui commençait à s'installer sur un corps a priori commun, d'une vitalité faible et d'essence fade.

Elle l'avait rejeté plus ou moins cinq ans auparavant, quand il avait joint l'armée. Quoi? Son frère, un militaire? Quelle horreur! Elle venait d'entrer à l'université, il la quittait. Elle commençait sa période gauchiste, il n'en avait pas eu. Il était passé par l'université, étudiant en sciences humaines de l'UQAM, un bastion gauchiste s'il en était un, sans fléchir. À cette époque, elle avait eu une violente discussion avec lui; en fait, c'était la dernière fois qu'elle l'avait vue.

Étrange comme son admiration s'était transformée en aversion, presque en haine. À cette époque, on venait de décréter le dégel des frais de scolarité, Natasha était au sommet de son euphorie militante, elle occupait des bureaux, faisait des piquets de grève, elle était de toutes les marches.

Son frère avait bien milité un peu, il est vrai, mais d'une façon non orthodoxe. Il agissait peu, parlait encore moins. Au fond de lui, il détestait les vaines paroles prononcées dans la quiétude d'une assemblée gagnée d'avance. Pour lui, toutes les réunions n'étaient que des mises en scène destinées à nous convaincre que notre point n'est pas isolé, que notre cause n'était pas perdue. Il voyait les anarchistes de son module se convaincre sur toute la ligne. Il fallait supporter la Palestine, le FMLM (Front de libération Farabundo Marti) et le Nicaragua, peu importe que demain ce soient eux les fascistes. Il voyait comment le régime chinois avait évolué, ou pire encore, le cambodgien. Il n'avait tout simplement pas envie de supporter de futurs oppresseurs. Mais c'était bien vu, il faut être du côté le plus faible.

La démocratie est le règne des minorités. Antoine était surpris de voir comment les causes justes d'hier perdaient tout sens le lendemain. Signe de l'étroitesse de l'esprit humain, de la décadence du libéralisme, de la déchéance de l'État de droit.

A l'autre extrémité de la lignée se trouvait Isabelle. L'aînée; cette position donne parfois à ceux qui le sont un second regard sur les choses. Malheureusement pour cette famille, les liens entre chacun de ses membres étaient minces. Elle avait essayé de maintenir les choses en place, les rapports glaciaux des parents entre eux, et envers les enfants, avaient tout gâché. Elle était heureuse tout de même, avait réussi à sublimer ses angoisses, s'était mariée avec Philippe, un informaticien, doux, drôle et gentil.

“Mais pourquoi fallait-il classer les gens par leur métier”, pensa-t-elle en serrant ses ongles dans les paumes de ses mains.

Et le grand vide revenait dès que son frère était là. Il traînait sa banquise, il arborait sa raideur comme une hampe de drapeau.

Et avec son regard perçant, sans même lui poser des questions, il lui semblait qu'il voyait en elle. Il mettait à nu son âme torturée, sa certitude intense d'avoir échouée malgré une apparence de réussite, sa sensation d'avoir trompé la vie en choisissant la voie la plus facile. Elle l'avait fait en se mariant tôt, de peur de ne pas trouver un autre homme tel que son mari. Elle était plus jeune que le Prof, qui était le copain de Natasha, il avait presque l'âge de son père. Elle s'en voulait de ne pas avoir foncé, d'avoir douté. La confiance d'Antoine l'anéantissait à chaque rencontre, la fougue frondeuse et anarchiste de Natasha la figeait. Sa vie était un échec.

- Tu me passes le pain?, dit le Banquier à Antoine.

Ce dernier étira le bras pour passer le panier, découvrant une longue cicatrice sur son avant-bras. La Femme- Épi de blé étouffa un petit cri:

- Qu'est ce que c'est?

Antoine ne broncha pas, répondant sans désir évident de le faire:

- C'est une blessure de barbelés.

Isabelle était au bord de la crise nerveuse. La tension l'épuisait. La présence de son frère et maintenant cette blessure achevait sa résistance. Philippe lui serra la main en disant:

- Qu'as tu chérie?

Elle reprit son calme:

- C'est cette blessure. C'est effrayant ce qu'ils font dans ce métier.

Natasha lança un regard railleur vers le Prof qui en ce moment précis contemplait son assiette comme une des merveilles du monde antique. Il sentait le besoin de meubler l'espace.

"Ce tueur de bébés assez attiré l'attention" se disait-il. Il dit à la randonnée:

- Eh bien moi, je peux vous dire que ce repas est excellent, digne de ce siècle...

*

Quelques heures plus tard, les invités d'Isabelle et Philippe préparaient leur départ. Le Banquier et la Femme-Epi de blé quittaient parce qu'il devait travailler sur des dossiers; le travail était sa drogue. Le Prof se moquait souvent de lui, son poste au Cégep ne l'avait jamais empêché de dormir ou de fuir les tâches.

- C'est le système qui profite de nous tous les jours, il faut savoir le lui rendre.

Le Banquier regarda vaguement son interlocuteur à travers la brume, dans la fraîcheur de l'automne naissant. L'humidité perçait les vêtements, Natasha frissonnait. Elle dit à sa sœur qui grelottait elle aussi devant la porte:

- Allez, je t'embrasse.

Elle serra affectueusement sa sœur et jeta un salut hâtif à son frère. Elle les quitta au bras du Prof qui semblait avoir bien des choses à lui dire.

Philippe se tourna vers Antoine:

- Eh bien, mon cher ami, cela fait du bien de te revoir. Cela faisait longtemps.

Isabelle baissait les yeux, gênée, elle avait envie de pleurer. Antoine le sentit. Il vit cela comme une sorte de rejet, il brusqua son départ, amenant les larmes aux yeux de sa sœur. Son mari la prit dans ses bras:

- Mais voyons, qu'as tu?

Elle répondit entre deux sanglots:

- Ce n'est rien, je suis fatiguée.

Antoine en profita pour s'éclipser.

- Je vais te laisser te reposer.

Philippe lui posa la main sur l'épaule:

- Tu reviendras?

Le jeune homme répondit, lançant vaguement:

- Oui, oui, bien sûr.

Isabelle eut un regard misérable:

- Au revoir Antoine.

Il partit sans un mot.

*

Il y avait déjà quelques jours d'écoulés depuis la visite inconfortable de son frère. La vie reprenait son cours, comme après tous les événements de cette sorte. Comme après une dispute, une mort ou un accident, tout revenait en place. Les enfants étaient à l'école, Isabelle se remettait lentement des terribles pensées qu'elle avait eu ce soir là, dans le feu de cette rencontre inattendue. Toutes ses idées s'étaient précisées, toute ses craintes, refoulées, réprimées, lui étaient apparues.

Elle se trouvait lâche, lâche d'avoir accepté une situation qui lui donnerait la sécurité. Depuis, elle se questionnait sur la teneur de son amour pour Philippe, sur son désir d'avoir une famille, sur sa volonté de vivre sa vie telle qu'elle la menait.

Bien sûr, toutes ces pensées lui venait confusément, avec une sorte de recul, provenant de coins de son esprit qu'elle cherchait à éviter.

Dehors, c'était l'automne qui étendait son manteau dorée sur la métropole. Un froid doux venait tempérer les ardeurs du soleil d'été de ce climat continental. L'odeur de cet automne venait chasser les vapeurs moites d'un été de béton. Les filles pouvaient enfiler leur petit manteau tout neuf et courir dans les feuilles rouges, brunes et jaunes. Oui, l'air était frais mais il vivifiait les poumons brûlés par les canicules. Saison de mort pour certains, il revêtait pourtant des atours de renaissance.

Les gens vaquaient à leurs occupations dans la grande ville, attendant sur les autoroutes congestionnées le retour vers l'*alma mater* banlieusarde. Sur ce ruban de métal coloré et immobile coulaient les ondes des postes de radio, certains leurs susurrant des mélodies démodées, d'autres, les derniers succès américains.

Ils les informaient aussi de leur petitesse, de la grandeur de leur univers, des avancées de tempête du désert en Irak, des ravages de la TPS. Ils les

informaient que GM fermerait ses portes à Boisbriand et que Hyundai quitterait Bromont pour aller exploiter un autre pays au salaire minimum inexistant. Ils les informaient que des guerriers allaient bloquer de nouveau le pont Mercier, bref une journée normale dans l'existence de la Terre.

L'être humain ne peut rester insensible à tous ces stimuli. Son cerveau était ouvert et disséqué en direct sur les écrans de télé, on lui demandait son avis sur tout et rien, on lui imposait de voter à répétition pour légitimer tel ou tel régime tombant en ruine.

L'homo informatus, pour parodier ces universitaires croulants sous leur stérilité morale et intellectuelle et qui aiment saupoudrer leur latin, tel était le thème en cette décennie. Nous allions aborder le millénaire en étant bien informés. Nous allions savoir combien de gens meurent par jour, combien il en naît, combien ont tués leurs parents ou agressés des enfants, le nombre de chômeurs en Ontario, et qui était vraiment Jésus...

Pendant ce temps, les Japonais travaillent, les Américains rêvent de gagner plus d'argent, les Allemands d'unité, les Soviétiques, de pain. Tout pouvait se résumer à une statistique.

Assise dans son automobile à contempler le pare-choc devant elle, Judith, la meilleure amie d'Isabelle, pensait à tout et à rien en même temps. Son esprit parvenait tout juste à se concentrer sur sa conduite, à tenter d'éviter les cinglés du volant.

Elle connaissait bien son amie. Elle avait reçu un appel de détresse, chose parfaitement inattendu de sa part. Judith voyait en elle l'archétype de la femme équilibrée, réussissant sa carrière, sa famille et son amour, en cette fin de cycle présageant l'éclatement de la famille nucléaire.

Le pavé empli d'ornières l'avait mené à sa destination. Sous des arbres hors d'âge se cachaient des lots d'usuriers de la brique habitant des maisons cossues. Les lourdes branches cachaient les consciences brumeuses éludant les questions et trempant dans les transactions immobilières louches. Il flottait dans l'air un maléfice indiscernable.

Le duplex pompeux d'Isabelle et Philippe se dressait fièrement près d'un parc rempli par trop de fleurs de fontaines. Un serrement au cœur habitait Judith en ce dimanche au froid perçant. Elle descendit de voiture, l'humidité la glaçant aussitôt. Judith lui ouvrit la porte.

Elle avait le teint pâle, si pâle, si romantique, que Judith comprit l'appel à l'aide qu'elle lui avait lancé. Elle inspira profondément, sentant l'air froid dans ses

poumons. On pouvait entendre des oiseaux tout près, piaillant avant leur probable départ vers le Sud. Elle regarda son amie qui la fit entre dans l'espace protecteur des murs de briques.

- Qui a t-il?, demanda Judith.

Le regard de son amie la fixa:

- Oh, mon frère est revenu...

- Il est revenu des Enfers celui là?

Isabelle invita son amie à s'asseoir sur le grand divan.

- Oui. Nous n'avons jamais été près, lui et moi. Nous ne nous détestons pas, c'est plutôt une indifférence, un gouffre que nous ne savons pas comment franchir.

- Tu l'as invité, malgré tout? Il est venu?

- Oui, non, ce n'est pas ça. Il m'a téléphoné, je ne voulais pas le froisser. Je ne l'avais pas revu depuis son départ pour l'armée.

- Il s'est invité?

- Non, j'étais contente de lui parler, sur le coup je lui ai dit de venir.

Elle resta silencieuse un moment.

- Ce n'est pas sa présence qui me dérange, c'est sa froideur, sa distance envers les autres. On dirait que rien ne lui importe.

Judith regarda Isabelle. Ses traits étaient tirés.

- Tu ne dors pas bien?

Isabelle secoua la tête, ses mèches emmêlés suivant le mouvement de sa tête.

Judith lui posa sa main sur l'épaule:

- C'est seulement cela qui te met dans cet état? Je te connais, je ne t'ai jamais vu verser des larmes facilement ou être défaitiste. Tu semble parfaitement heureuse, tu aimes ton travail, tes fille sont magnifiques, il me semble que cette réaction est exagérée.

Isabelle sourit tristement:

- C'est peut-être le vernis qui craque.

Elle était une femme portant toutes les charges d'une mère. C'était depuis des milliers d'années le rôle des femmes. Mais avec leur libération "conditionnelle" des années 70, elles devaient en plus réussir une carrière.

Ce poids pesait en ce moment précis sur la société. Chiffré, il pourrait être de 3 milliards et demi, même si toutes les femmes n'avaient pas les mêmes opportunités. En cet instant se confrontait les vestiges de la modernité et le choc avec son clone postmoderne qui tentait de détruire son original de l'autre côté du miroir.

- Je vais prendre une douche et je reviens tout de suite, ça ira mieux.

Une douche n'était pas un moment mémorable. Mais tous les moments ne pouvaient pas être l'abdication de Hiro-Hito.

Judith vit des albums de photos jonchaient la table du salon, laissés ouverts à côté d'un déjeuner à moitié commencé. Elle entendait l'eau de la douche couler. Elle était surprise par les paroles de son amie, elle avait l'impression de découvrir quelque chose qu'elle ne soupçonnait pas du tout.

Les albums contenaient des photos de famille, de l'enfance d'Isabelle. Les parents d'isabelle s'y tenaient droits et distants, les enfants avec un rictus sur le visage. Elle ne tarda pas à identifier le fauteur de trouble, son frère. Tous les tyrans ou les grands homme avaient été un jour imberbes et inoffensifs.

Le frère d'Isabelle était plutôt chétif sur ces photos, avec un visage blême, mais un regard perçant. Il n'était pas particulièrement beau, mais il avait des traits réguliers. Il se tenait gauchement. Judith se dit qu'il pourrait en effet dégager de la froideur à l'âge adulte. Elle ressentit de l'antipathie envers lui pour ce qu'il faisait à sa sœur. Elle était tout de même surprise de cet impact.

Isabelle redescendait, les cheveux attachés, l'œil plus clair, les traits plus lisses.

- Tu es moins pâle, dit affectueusement Judith à son amie.

- Une douche peut remettre le corps d'aplomb, mais il ne chasse pas les remords d'une vie.

Judith lui dit:

- Mais de quoi parles tu? On dirait qu'on a changé mon amie durant la nuit.

Isabelle lui répondit:

- On dirait que c'est sa présence qui a déclenché tout ça. Comme un rappel du passé, les émotions enfouies, les rêves, les plans que j'avais. Ce n'est pas un conflit qu'il y a entre nous, c'est le souvenir de mon enfance, quand tout était facile et tout paraissait possible. On dirait que son retour m'a montré ce que j'étais devenue, et j'ai repensé à ce que je voulais être, et j'ai vu la distance entre ces deux situations.

Elle arrêta un moment.

- C'est sa froideur, mais aussi son inexplicable calme, cette sérénité qui semble l'habiter. On aurait dit que cela venait détruire ma tour de verre.

Judith lui dit:

- Donc le problème serait plus tes regrets que ton frère lui même.

Isabelle la regarda droit dans les yeux.

- On dirait bien.

*

Les deux hommes d'un âge avancé étaient assis sur un banc sous la grande verrière du 1000 La Gauchetière.

- Que de grands espaces!, dit l'un d'eux.

Son interlocuteur lui répondit:

- C'est l'architecture postmoderne mon cher! Du vitrail en verre poli, monté sur une cathédrale d'aluminium et d'acier.

L'autre ronchonna:

- Je n'ai jamais pu supporter l'idée de ne pas pouvoir ouvrir une fenêtre.

Les grandes vitrines laissaient filtrer le jour blafard. C'était novembre. Du fond de son repaire, le Général Hiver préparait une autre campagne. Il faisait froid, les gens se hâtaient dans l'orange feu du soleil de cinq heures. L'astre se couchait tôt en cette saison. Il entra en rayons obliques, cherchant des signes de vie. Il était rares car on enlisait les fondations des immeubles dans d'immenses carcans de béton.

Le premier homme semblait inquiet:

- La guerre va-t-elle s'étendre?

L'autre lui répondit:

- J'ai fait la seconde et celle de Corée. Pas de problème, si elle arrive, nous la gagnerons.

Antoine était entré dans les couloirs souterrains pour se rendre au complexe administratif. Il écoutait avec un léger agacement les compères disserter sur la guerre. Ils l'avaient fait eux, la Deuxième, ils avaient l'âge de son grand-père. Il se remémorait ses missions à lui, il revoyait le sable lui renvoyer une chaleur sans pitié, avec la FNUOD, près de la ligne de démarcation, entre les chars syriens et israéliens. Il était loin de là maintenant, dans le froid et loin des conflits. Cela lui semblait irréel de voir ce lieu pacifique, n'ayant pas connu de guerre sur son territoire depuis 1812.

Il arpentait la ville souterraine bâtie par les Québécois pour vaincre la rigueur de l'hiver. Le climat jouait un grand rôle dans la vie de ces habitants, passant de l'extrême chaleur de juillet à un froid polaire en janvier.

Le passage d'une jolie femme détourna son attention. Elle portait une jupe très courte, il se demande si c'était de la vanité, ou plutôt une grande capacité à résister au froid. Il était tout de même heureux de l'effet que cela donnait, il s'abandonna à l'émotion provoquée par ce spectacle. Cela faisait partie du rituel de séduction.

Ce rituel lui était parfois difficile à comprendre, à appréhender. Pour lui, les termes de stratégie ou d'analyse ne s'appliquaient pas. Il trouvait les comparaisons avec le domaine du combat boiteuses. La tendresse n'était pas une conquête d'un ennemi rebelle. Le désir de toucher, l'impulsion soudaine d'embrasser, une soif d'amour, voilà ce qui devait nourrir la quête des sens.

Mais comment vaincre cette peur de l'autre, cette crainte d'être rejeté? Il pourrait avoir une amie, une amante, ensuite succomber à une autre, puis avoir une maîtresse, conservant cette joie de la séduction à chaque étape.

Hélas, ce guerrier n'arborait pas autant de panache avec les femmes. Un mur de timidité l'entourait. Dès qu'il s'exprimait, un mur s'érigait autour de lui, ses paroles devenaient sèches et cassantes. Il devenait défensif et appliquait la méthode militaire devant l'inconnu, devant l'Inconnue. Quelle Inconnue? X ou Y?

La jeune aux longs cheveux bouclés et à la jupe minimaliste s'éloignait, continuant son chemin sans se rendre compte de ce qu'elle laissait dans son sillage. Antoine était mi-furieux de son inaction, mi-soulagé de pas avoir tenté de lui parler. Il se retrouverait comme d'habitude seul dans sa chambre, dans la pénombre de sa chambre aux fenêtres mal isolées. Son appartement était situé dans un quartier modeste, eh quoi!, les prestations d'assurance chômage ne représentaient qu'une partie de son salaire d'origine.

Sa rêverie sur le sort de son pays initiée par la construction du monde souterrain continua. Devant ses yeux, un pays au passé torturé, soumis au contrôle absolu du clergé catholique après le départ des autres élites françaises, s'ouvrait lentement au monde depuis 1967. La fin de la Noirceur datait de seulement trente ans environ. Duplessis crevait et cela avait sonné le départ de la nouvelle ère. Il y avait encore bien du chemin à parcourir cependant.

Antoine était féroce ment anticlérical. C'était logique dans un pays naguère si bigot, bien des gens avaient souffert des travers des membres du clergé. Il fallait éviter les vieux démons, Il était aussi urbain, ce qui avait longtemps été l'apanage de la classe anglophone dominante et de quelques médecins et notaires. Pas pas amour du béton, mais bien pour la globalisation des échanges entre humains. Il détestait l'omniprésence de la campagne dans la culture québécoise, dans la musique, les livres ou les films. Ah, cette campagne du passé, le monde rural, le curé, le rang, la ferme, c'était l'essence du Canadien-français et du conservatisme.

Car ce pays s'était construit par gènes flexions depuis la conquête de 1760, le traité de Paris en 1763 avalisant l'abandon de la Nouvelle-France. Antoine était tout de même inconfortable avec le patriotisme et le nouveau nationalisme datant des années 60, nés dans la foulée des libérations coloniales. Il y voyait souvent poindre de l'étroitesse d'esprit. Le coin de terre n'était pas la terre arable du paysan, mais la Terre, le sol natal, celui pour le quel on meurt en le défendant contre un oppresseur, mais aussi celui d'où on chasse ceux qui sont différents de nous.

Il était monté dans un étage supérieur de la galerie commerciale, il voyait Montréal aux cent églises se dresser à ses pieds. Du haut du ce complexe, il le voyait s'étendre jusqu'au couchant. Des industries étaient nées dans cette ville, elles étaient prospères partout et instaurent de par le Tiers monde tout un réseau commercial d'esclavage. Il se tenait au sommet de la fierté d'un peuple. L'empire Desjardins qui envoyait le vert de ses étendards, de ses slogans et de ses billets à travers le pays. À l'aide de ces milliards, le nouveau nationalisme, économique de nature, passait mieux au niveau de ses voisins anglophones, il remplaçait l'ancien, plus à gauche et anti-colonial. L'option Parizeau avait fini par vaincre. Cela pouvait donner à peu près ceci:

- L'État québécois en premier, l'état providence ensuite, s'il est rentable.

Elles se dressaient, fières dans leur attirail de comptabilité, ces entreprises, les nouveaux soldats du nationalisme. Elles arboraient leurs réussite comme des médailles. Le nationalisme passe, comme tout semble-t-il, au tiroir caisse. Même les syndicats se mêlaient de finance avec des fonds dits de solidarité, prétextant investir dans des entreprises pour le bien de ses membres, ou le bien des PME. La doctrine ratissait large; peu importe, on avait parlé de biens et du Bien, le bien du tiroir caisse surtout.

Il avait une rendez vous avec un attaché politique. Il se demandait si c'était une bonne idée. C'était plutôt avec le chômage qu'il devait de débattre, à la limite avec la défense nationale, mais pourquoi le gouvernement provincial? Il n'était pas déjà rendu à demander le Bien Être social!

Une impression d'irréalité le tirailait. Tous ses gestes lui semblaient fait par un corps différent du sien. Il n'était plus lui. Le carcan militaire retiré, il se sentait comme un plant maladif séparé de son tuteur. Son âme errait, ses buts s'estompaient. Une vie de restrictions avaient marqué son caractère de réflexes contrôlés. Le regard qu'il portait sur la ville était vide et désincarné. Qu'il aurait aimé pouvoir la sentir vibrer! Sentir sa décadence, se livrer à un abandon facile!

Il aurait aimé oublier ses membres exigeants, sa conscience vengeresse un instant. Il aurait aimé se permettre une folie, une extravagance, une virée!

Le verre poli de la vitrine lui renvoya brusquement l'image de son visage. Non, rien à faire, il revoyait sa physionomie d'airain, avec un pli perpétuel au front. Une tête juste bonne à porter un casque lui avait dit quelqu'un. Un air de tueur disaient d'autres. Il avait un visage triangulaire, des joues creuses. Ce qui sauvait un peu le tout émanait du regard. Un regard vif, calme, sans vanité aucune.

Son rendez vous s'était passé rondement. À l'aide de son contact, un collègue qui avait étudié à l'université avec lui, il mettrait ses études à contribution pour ses amis du Parti Québécois. Il ferait des recherches, écrirait des notes. Celui lui permettrait de compléter son assurance chômage. Son ami avait moussé ses talents pour convaincre les pontes du parti de l'employer.

Il quitta aussitôt l'entrevue terminée, il retourna dans la rue, désirant errer pour laisser ses idées derrière lui.

Il avait porté un poids toute sa vie. Il ne s'était jamais senti comme les autres. Ses idées pesaient sur lui, ses sentiments le harcelaient. Il y avait une muraille entre lui et les autres, un gouffre qu'il ne pouvait franchir.

Comment pouvait il partager ses réflexions sur tout avec ces gens insoucians, leur expliquer les affres de sa conscience trop fine des événements?

Il pensa:

«J'aurais envie de faire quelque chose dont j'aurai honte à cinquante ans.»

Il se trouvait stupide d'avoir de telles pensées.

Il marcha encore longtemps dans ces rues qui l'obsédaient, ces voies de l'auto, des monstres de métal qui heurtaient les piétons et les cyclistes. Il errait en scrutant chaque visage, à la recherche d'un signe de révolte ou de joie, de signes de vie. Il ne distinguait rien, sinon des visages biens nourris, les visages rieurs de jeunes filles, la cigarette à la main, le sac au dos, des nuées de garçons leur bourdonnant autour.

La lenteur d'Antoine l'obligeait à ressentir ce qu'il voyait. Que faisait t il ici? Avait il un but? Chaque minute s'avérait plus angoissante que la précédente, le temps n'amenant jamais de répit à son esprit fatigué.

«Ce pavé, si je déterrais et en faisait une barricade, le lançais, je serais le seul à le faire. Je le ferais contre l'État de droit, contre une bureaucratie concupiscente, contre une armée de technocrates...»

Il traîna ses pénates, passant devant les siège de Power Corporation et de la First National Bank, des noms de conquérants...

Il comparait les grands financiers aux masses silencieuses, l'un comme l'autre engagés dans un ballet de multiplication des richesses et dans la recherche du confort.

Il observait cela, critique, dans l'attente d'une flamme qui balaierait la société, suivie de la révolution régénérative.

Il était né à la mauvaise époque pour cela.

*

Assise par terre, les feuilles éparses du journal étendues autour d'elle, Judith leva la tête. Ses cheveux étaient en désordre, ses yeux bouffis de sommeil, sa robe de chambre ramassée en boule sous elle.

La maison embaumait le café frais, le soleil noyait l'espace malgré des rayons timides. Elle avait envie de douceur.

Puis, ses pensées se tournèrent vers les angoisses de son amie. Elle se sentait lâche, mais les grands questionnements l'irritaient. Elle se replongea dans son article de journal portant sur la mode, sur la nouvelle vague porteuse d'espérance, espérant oublier cela.

Mais elle avait encore à l'esprit sa journée avec Isabelle. Qu'avait donc son frère? Qui était-il vraiment? Que voulait-il en fin de compte? Pourquoi être si désagréable, avec sa rigidité malade, pas d'expression de sentiment ou de but. Voulait-il s'incruster auprès de sa sœur?

Isabelle était si triste, elle se demandait comment elle avait pu se mettre dans cet état.

Elle pensait maintenant au frère, elle l'imaginait, la tête hirsute, la barbe mal rasée, portant des vêtements usés à la corde. Quel intérêt, quels soucis pouvait-on avoir pour un personnage si détestable? Isabelle ne savait pas de quoi il vivait depuis sa démission de l'armée. Il y avait de grands dans le parcours de son frère qu'Isabelle ne connaissait pas.

Puis, le bien-être qu'elle ressentait plus tôt s'estompa. Elle vivait dans un luxe relatif certes, mais ce luxe était supérieur à la situation de la majorité des gens. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas réfléchi à la pauvreté. Il pouvait y avoir quelque chose sous le vernis rustique du frère d'Isabelle.

- Tu connais le frère d'Isabelle, lança elle à son colocataire qui écoutait le baseball au salon.

Il l'écoutait d'une oreille, l'œil vissé sur l'écran, baissant le volume avec la télé commande:

- Oui, enfin pas beaucoup.

- C'est ce personnage désagréable qui est venu mettre la pagaille lors du souper chez Isabelle, lui dit Judith.

Elle déposa son journal. Elle observa un instant la nuque du jeune homme qui ne tourna même pas la tête, absorbé par sa partie. Elle voyait qu'il ne voulait pas discuter, plus préoccupé par le sport. C'était un sportif de salon, écoutant le baseball américain sur un poste câblé payant. L'impression d'opulence frappa encore la jeune femme, sa sœur lui avait dit que son frère avait de la difficulté à joindre les deux bouts. Elle continua malgré le peu d'intérêt de son interlocuteur:

- C'est un être plutôt froid, rigide, presque un ascète...

Elle continua, se parlant à elle-même:

- Pourquoi choisir une carrière militaire, en 1992? Nous n'avons plus besoin d'armée, le mur est tombé.

Marquant une autre pause:

- Il est si fermé, on en vient à se demander ce qui se passe dans cette tête.

À force de réfléchir à la situation, elle avait envie de creuser le sujet, ne serais ce que pour aider autant qu'elle pouvait sa bonne amie.

Elle lui téléphona le lendemain, Isabelle lui dit qu'elle avait acheté des provisions pour son frère qui avait des problèmes avec ses chèques du chômage, une erreur administrative l'avait privé de son chèque mensuel.

- « Ah, c'est de ça qu'il vit », pensa Judith.

Il était fascinant de voir le manque de communication entre les deux ministères fédéraux, un document manquant avait provoqué l'arrêt du chèque, Antoine se trouvait sans le sou ce mois ci. Isabelle demanda si son amie voulait l'accompagner.

Elles partirent en voiture et se perdirent dans les rectangles des rues de l'est du centre-ville, un quartier gris et dénué d'arbres. C'était la grisaille qui régnait dans cette partie de la grande ville maintenant que l'automobile s'était installé. Déjà étroit à l'origine, l'arrivée de l'automobile avait limité encore plus l'espace

vital. Les trottoirs bordaient les fenêtres, ouvertes sur les tripes des familles, accès aux chambres à coucher, cuisines et salons. Curiosité, ou signe des temps, des appartements récemment rénovés, arborant l'acier, des boiseries décapées et revernies, témoignaient de la présence des nouveaux professionnels francophones.

Cette nouvelle élite urbaine, ces champions du retour à la ville, s'étaient épris du sort des petites maisons misérables, entassées les unes sur les autres. Alors que la plupart des habitants rêvaient de verdure et d'air frais l'été, écrasés par le béton et l'asphalte, cette nouvelle faune branchée se jetait sur des baux désormais trop élevés pour les diviser en indivisibles condos.

Ils quittaient tout de même souvent pour les Laurentides ou l'Estrie, la fin de semaine, été comme hiver, le tout dépendant de l'emplacement du chalet ou de la maison secondaire.

Les anciens résidents, eux, résignés, passaient l'été sur le carré de béton, une grosse bière tiède à la main, regardant les enfants jouer dans la poussière, le nez collé sur le pots d'échappement des camions brassant le sol, de jour comme de nuit.

L'avantage majeur de résider ici pour Antoine était évidemment le prix du loyer. L'immeuble avait un grand besoin de rénovations, ce qui justifiait le prix peu élevé. C'était encore trop pour son allocation qui ne durerait que quelques mois encore. Il avait quitté avant la fin de son contrat, il n'avait donc pas droit aux primes de départ.

Il subissait des tracasseries au ministère de la Main-d'œuvre et du revenu, il allait entamer les démarches pour le dernier recours, l'aide sociale. Mais il ne se plaignait pas, ce n'était pas dans tous les pays que l'on aidait ainsi les plus démunis de la société, prenant un peu à ceux qui travaillaient et le distribuant à ceux qui ne pouvaient travailler, ou étaient dans une impasse. Il se cloîtrait dans cette morne résignation qui l'habitait depuis son départ précipité de l'armée, cette descendante de Lacédémone.

Judith et Isabelle appréciaient le côté pittoresque de la visite, elle ne fréquentaient pas ce coin de cité. Leurs yeux ne voyaient pas nécessairement la misère des enfants malpropres, cette misère qui creusait sa voie pour les camions dans la terre nourrie d'excréments d'animaux de compagnie et de déchets domestiques. Bien des gens étaient dans la même situation qu'Antoine, qualifiés de «BS». Les filles s'étaient souvent demandé de quoi 'ils ' avaient l'air.

Ils étaient pauvres, mais la pauvreté n'a pas un visage spécifique. C'était aussi bien dans l'enfant jouant sur le trottoir que dans ce vieillard dont plus personne

ne voulait, qui serait trouvé mort dans son logis et que l'on retrouverait des semaines plus tard, à cause de l'odeur, et non parce que quelqu'un s'inquiétait pour lui. Une vie jetée aux orties, une vie de souvenirs, d'exploits, de désirs, vainement vécue, terminée dans le bruit d'un ventilateur poussant vainement la chaleur oppressante de l'été.

Ces solitaires vieillards, leur était-il plus douloureux de finir ainsi plutôt que parqués dans des mouroirs, entre les mains avides des promoteurs, anxieux de les achever par des activités débiles, les confinant au gâtisme?

Les malversations des hyènes du Capital étaient loin des pensées des 2 femmes. Elles marchaient sur le trottoir inégal après avoir stationné la BMW. Chacun de leur pas les rapprochait de la tanière d'Antoine.

Isabelle était rassurée par la présence de son amie, elle était comme un baume sur ses angoisses. Mais elle voyait les gens qui étaient ici, vivant modestement, lui rappelait, lui démontrait comme son sort était enviable, qu'elle ne devrait pas se plaindre avec le ventre plein.

Judith n'avait pas de si sombres réflexions. Une ombre de sourire ornait ses lèvres, elle appréciait cette incursion dans un secteur inconnu. Ce paradis de la loterie et de la bière l'intriguait. Elle promenait son regard curieux de personne bien nourrie sur les masures, sans ressentir de culpabilité.

Antoine fut surpris de la visite d'Isabelle, encore plus de la présence de Judith, qu'il ne connaissait pas, seulement de nom. Il avait mentionné ses problèmes monétaires lors du dîner, mais dans le courant des discussions, il ne voulait pas être à la charge de sa sœur. Il refusa au début, sa sœur lui dit:

- Ne sois pas têtu, c'est pour la fin du mois, si tu reçois ton chèque plus tard, ça aller.

Voyant l'hésitation de son frère, elle persévéra:

- Je t'ai pris des choses chez Gérard Van Houtte, tu ne peux pas dire non à ça!

Il abdiqua finalement. Isabelle embrassa son frère et lui présenta Judith:

- C'est mon amie Judith, je t'ai souvent parlé d'elle.

Il hocha la tête. Il était en tenue débraillée, il portait un vieux pantalon de jogging et un T-Shirt militaire délavé, il avait la barbe longue et les yeux injectés de sang. Depuis quelques semaines, il passait les journées en de longues

interrogations, en randonnées nocturnes dans les rues sales, il fréquentait des bars et des tavernes mal famées.

- Je m'excuse, je suis sorti tard hier.

Sa sœur eu un regard désapprobateur:

- Tu n'as pas d'argent et tu dépenses dans les bars, pas très logique!

Il baissa la tête pour seule réponse.

Isabelle paraissait heureuse de revoir son frère mais la proximité physique d'Antoine incommodait Judith. Pour Isabelle, c'était un peu pour renouer d'une façon plus agréable avec son frère, mais pour Judith c'était pour le connaître tout court.

Mais elle ne l'imaginait pas ainsi, musclé, bronzé. Elle le voyait plutôt chétif, avec de petites lunettes, les lèvres serrées comme un curé de campagne. Elle l'examinait.

Son examen la trahit. Il se sentit observé et cela l'incommoda. Elle rougit de son côté. Il dit malgré tout:

- Vous voulez entrer dans ma très modeste demeure? Je vous avertis, c'est en désordre.

Il avait dit cela d'une façon amicale, polie. Elles entrèrent.

Malgré l'annonce du jeune homme, il n'y avait pas de désordre, un peu de vaisselle sur le comptoir.

- Je vous offre quelque chose? J'ai de la bière, des boissons gazeuses, de l'Évian fraîche.

Isabelle déposa ses sacs sur la table de la cuisine. Elle s'exclama:

- C'est bien tenu pour un homme seul!

Antoine eut un sourire entendu:

- Ah bon, qui dit que je vis seul?

Isabelle rougit à son tour, son amie vint à sa rescousse:

- A voir l'espace, je en sais pas comment on pourrait y vivre à deux!

Elle se tut ensuite, espérant ne pas avoir froissé Antoine.

Il ne releva pas la remarque, s'affairant à servir l'eau que les deux femmes lui avaient demandé. Il dit:

- C'est gentil de me rendre visite, et les courses.

- Oui, répondit Isabelle, j'avais vu ton appartement sur des Érables, avant l'armée.

- Ah oui, je me souviens. Je me plais bien dans le quartier, ce n'est pas si loin de l'ancien que ça. Et toi Judith, tu habites aussi à Outremont?

Elle tourna la tête et ses mèches dansèrent doucement. Ses yeux pétillaient:

- Oui, oui, depuis toujours. Mes parents y habitaient et je suis la petite fille de mes parents.

Elle observait de nouveau Antoine à la dérobée, il y avait une sorte de lenteur dans ses gestes. Le calme l'habitait, lui donnant une espèce de dignité plutôt rare chez un jeune homme.

Une fois assise, sa sœur lui demanda:

- Alors, ces problèmes avec le chômage?

Il se cala sur une chaise:

- Tu sais, ce ne sont que des problèmes depuis que j'ai quitté l'armée. Mes papiers de fin de contrat, l'assurance chômage, le loyer. Ces tracasseries.

Les jeunes femmes ne parlaient pas.

- C'est triste, osa Isabelle, tu avais toujours voulu faire cette carrière.

Il y eut un éclair dans le regard de son frère.

- Si tu savais ce que c'est! C'est une impression étrange qui m'a conduit là bas, un magnétisme, une soif d'absolu. Je devais le faire.

Il baissa la tête.

- Mais ce n'était pas ce que je croyait.

Le silence suivit ces mots. Sa sœur le rompit.

- Tu sais que c'est difficile, ces temps-ci, avec cette crise financière qui nous pend au bout du nez?

Il eut un mauvais sourire.

- Tout ce que j'ai retenu de Marx et des cours d'économie, c'est que dans le système capitaliste, il y a des crises à tout les cinq ou dix ans, alors...

- Oui, mais que feras-tu? Tu es sans travail, tes prestations tardent. Tu veux que nous te prêtions de l'argent?

- Non!

Il releva la tête fièrement, puis il se détendit comme s'il allait dire quelque chose de honteux.

- Non, dit-il plus calmement, je vais travailler pour des amis au PQ.

- Et ton assurance-chômage?

- Je les emmerde, je n'ai rien à faire de leur paperasse. Ça sera un complément.

Les deux jeunes femmes se tortillaient dans les mauvais sièges. Les murs respiraient la misère, bien des Québécois y avaient vécu, nés dans le grand moule urbain. Judith comprenait un peu mieux ce qui incommodait son amie. Elle ne détestait pas son frère, loin de là, c'était plutôt la brusquerie qu'il manifestait, les barrières, le fossé qu'il mettait entre lui et les gens.

- Quoi, tu vas te mêler de politique maintenant?

- J'ai toujours été préoccupé par les intérêts supérieurs du Québec.

- Intérêts supérieurs? Qu'est-ce que ça veut dire en réalité, fulmina Isabelle qui était une libérale convaincue. Tu n'as jamais compris l'essence de notre pays, tu l'as toujours nié, et tu militerais pour l'indépendance?

- Je ne milite pour personne, je vais travailler pour un parti démocratique.

- Et bien, tu te trompes de parti alors, lui lança-t-elle.

- Je me trompe? Nous avons été conquis, notre terre nous a été prise, les plaines d'Abraham, la prise de Québec par les Anglais, ça te dit quelque chose?

Elle fit un geste de la main.

- Oh, et puis, laisse tomber Antoine, je ne suis pas venue pour m'engueuler avec toi.

Il y eu une pause. On entendait les gazouillis d'oiseaux perchés sur le lignes à haute tension. Antoine s'était levé et observait les véhicules, appuyé sur le bord de la fenêtre. Ils étaient si près que chaque passage faisait vibrer la maison. Cela avait manqué à Antoine, l'air était peut-être vicié, les gens étaient entassés les uns sur les autres, mais c'était vivant, pas une cité de verre et d'acier. Le béton recouvrait lentement sa superficie, dévorant lentement le patrimoine vert, terme cher aux technocrates de l'hôtel de ville, mais au moins, on sentait la vie dans ses habitants.

A ses yeux s'offrait le spectacle de cette ville, de ces gens sur les balcons, sous des vérandas bardées de fer forgé, logés sous des panneaux de vinyle bon marché ou d'aluminium. Tout dans cette vision, et dans son appartement rappelait à Antoine son état, tous les gestes et habitudes de ces gens le ramenait à sa condition. Le présence de ces jeunes femmes, de leur parfum, ne faisait que souligner encore plus le contraste et les différences entre les quartiers, Outremont et sa rue Laurier, centre-sud et sa rue Sainte-Catherine.

Elles étaient parties maintenant, échangeant les civilités d'usage, le laissant seul dans son repaire d'outre boulevard Saint-Laurent.

*

Cette visite avait vidé émotionnellement Antoine. Elle confirmait ce qu'il pensait, il ne fallait pas s'ouvrir aux autres. Elles l'avaient finalement laissé en paix, mais pas vraiment en paix.

Il était tard le soir, il avait décidé de repartir marcher, il adorait arpenter les rue. Il fut attiré de nouveau vers le Mont-Royal. Il aimait se trouver au promontoire des voitures, orienté vers l'est. C'était féérique! Aussi loin que son regard pouvait porter, il voyait les lumières jaunes et blanches, le tracé des avenues, la ligne droite vers le stade Olympique et son mât oblique. Du nord au sud, toutes ces lumières se manifestaient comme des présences de vie, comme autant de raison de chérir la sienne, de garder la raison également.

Il avait une piètre opinion de ses deux choses, sa vie et sa raison. Elles l'avaient toutes les deux malmené, ne lui offrant que de piètres récompenses en échange des magnifiques rêves qu'elles promettaient.

Une voiture le frôla sur le chemin du retour, puis le calme revint. Le froid faisait danser les lumières sur le fond opaque de la nuit.

«Espérer, voilà tout ce que j'ai fait durant mon existence. Espérer la carrière, espérer la réussite, espérer la reconnaissance. C'était cette quête confuse depuis que l'on m'a fait comprendre que je n'étais pas comme les autres»

Il sourit tristement à ces pensées. Malgré tout, le réconfort de la nuit s'infiltrait en lui, il imaginait que la lueur de la lune lui caressait la nuque. Il essayait de penser ce qu'un écrivain esseulé, un poète manqué aurait pu dire en ce moment, sur une montagne isolée, il y a des lunes:

«Oh! Muses, vous m'avez menti, moi, j'ai plutôt cru en Mars. Vous m'avez enveloppé de vos délicieux mensonges, je n'ai été qu'un jouet falot entre vos mains, j'ai cru... à toutes ces extravagances que l'on appelle création, beauté ou art. Au lieu de cela, on a passé des années à me bourrer le crâne avec les sciences, la densité de l'eau ou le tableau périodique des éléments. J'ai calculé la distance de la terre à la lune et l'écart de λ entre 2 sources non ponctuelles. J'ai doucement glissé hors de l'Art, mon enfance a subrepticement quitté vos mains douces et vos paroles de réconfort. L'inspiration a quitté mon esprit, la musique a évacué mes nuits, je me suis retrouvé avec seulement le fruit amer de la Raison. On a asséché les rivières de l'imagination, enchaîné tel un Prométhée d'opérette. De ces mains, on a enlevé la plume et on y a mis un fusil»

*

« Ce sont les pas en avant qui sont difficiles, discerner ce qui doit être fait dans une multitude de choix, choisir la bonne voie»

Judith doutait. Elle se sentait lasse de la vie moderne, son énergie était au plus bas. Envolés les rêves sucrés, les espérances naïves. Tout ce qu'elle avait cru solide, même les croyances les plus sûres, se cassaient; elles fondaient comme neige au soleil, s'évanouissaient comme les songes au fonde la nuit.

Elle se sentait à l'étroit dans un monde structuré et aseptisé. Elle était lasse, son cœur était gris, comme le temps, comme cette pluie d'automne qui gelait le corps et endormait l'esprit, brûlaient les plaies et leurs éternelles brûlures.

Son esprit se fixait sur des faits singuliers, ces derniers temps. Elle avait suivi un touriste du regard dans le Vieux-Montréal. Elle avait envié sa liberté, alors qu'elle était attachée à son bureau et son horaire. Elle était sortie marché durant son dîner, peu sensible aux regards intéressés que portaient les hommes sur elle.

Elle était rendue à un point dans sa vie où la carrière ne suffisait plus, au point où l'esprit réclamait son dû, où la conscience exerçait tout son poids.

Les choses se produisaient par elles-mêmes. On allait à l'école, on apprenait que la Terre était ronde, on en était bien satisfait. Il y avait donc les études, la carrière, les amis, beaucoup de sorties, des copains, des amours. Il fallait s'amuser après la sortie du bureau, cela devenait un but en soi, une coquille fragile bien remplie. Mais elle sentait l'ennui la gagner un peu plus à chaque jour de routine. La routine n'était pas mauvaise en soi, mais sa perpétuelle fréquence devenait effrayante, car il n'y avait plus de magie.

Elle avait acquis l'aisance, elle avait eu une attitude complaisante sur le monde, sur ce qui l'entourait, sans trop y réfléchir. C'était plus des objets que des humains qui constituaient cet entourage, car les rapports entre les humains se raréfiaient avec les progrès techniques. Malgré tout, sa vie avait été facile, elle avait eu toutes les satisfactions, toutes les portes s'étaient ouvertes pour elle.

Le soir, chez elle, assise dans son salon, son esprit se perdait en longues réflexions. Elle avait laissé la fenêtre ouverte pour laisser l'air frais entrer. Le souffle du vent poussait la dentelle du rideau, dehors, la pluie glissait le long du pavé humide. Les arbres ployaient sous le mur liquide qui piétinait ensuite la place sans pitié.

Les petits immeubles s'alignaient le long de la rue tirée au cordeau. C'était là une partie de l'âme de Montréal, ces artères rectilignes martelant une île choisie par défaut, une méprise horrible d'Européen cherchant la Chine.

Il n'avait trouvé que le froid, une terre tout juste bonne pour l'agriculture, l'antithèse de la douce France, balayée par le froid et la neige, gelée dès octobre; un îlot de froid et de mort perdu au nord des Antilles. Seuls quelques militaires et des ordres religieux masochistes avaient osé y émigrer, polluant l'esprit de ses premiers habitants qui y vivaient en respect avec la nature. Oui, une méprise horrible; d'où cette citation du Candide de Voltaire: «quelques arpents de neige».

Mais il fallait aimer cette terre une fois qu'on y naquît. Ce ne pouvait être par hasard. Naître dans un peuple oublié de sa patrie, son armée vaincue, humiliée, ses drapeaux conquis et foulés au pied. Les habits rouges souillant ce sol du sang français, ravageant la terre qui l'avait abritée.

Le peuple avait courbé la tête, ses élites s'étaient enfuies avec la caisse, finalement les ministres avaient échangé cette terre contre le rhum des Antilles et un droit de séchage du poisson.

Mais on retrouve quand même, dans ces longues lignes monotones bordées de grands arbres, dans ces plaines mornes rongées par le vent, une trace d'âme française. Prisonnière des droites avenues, à l'ombre des banques et des monopoles, elle y avait survécu. Mais l'Européen peinait à voir sa descendance dans ce damier insulaire.

Et s'il hasardait un coup d'œil sur les maisons, sur les ornements, sur les parures des hommes et des femmes, peut-être y trouverait-il un vestige de ce qu'on avait pas plus au Sud.

Plus Judith pensait, plus elle se sentait perdue et inutile. Elle aimait les maisons de pierre et se disait que chacun de ses morceaux avait un rôle à jouer en se soutenant l'un l'autre. Elle, n'avait aucun but.

Des sentiments diffus l'envahissaient. Une idée folle l'assaillit. Elle avait besoin de parler à quelqu'un.

*

Une autre journée de semaine était commencée. Le flot des voitures sur les autoroutes avait recommencé lui aussi, tel un tourbillon d'insectes. Les conducteurs n'avaient pas le temps de penser. Tout se passait aussi vite, ils n'avaient plus le temps de regarder autour d'eux.

Antoine disposait de temps. L'horreur du vide le forçait à réfléchir, à observer, à sentir. Il devait admirer la beauté féroce de la vie, admettre que ses sens adoraient la vie. Non pas vivre à l'infini, il avait réglé ses comptes avec la mort, il l'attendait avec quiétude, à ce point, sa réussite matérielle ne l'intéressait nullement.

Un appel le tira du milieu d'un rêve oppressant. Il avait écouté des films tard dans la nuit, il était hagard. Il chercha le téléphone.

- Antoine?

Il pensa à une de ses sœurs. Mais la voix était hésitante au bout du fil, c'était une voix qui s'aventurait dans la vie d'un autre, qui violait l'intimité de la demeure par une machine sans vie. L'onde glissait à travers les portes et les verrous.

- C'est Judith.

Il avait trouvé sa voix charmante lors de sa visite, elle avait imprégné son esprit, hanté ses pensées. Comme à chaque rencontre, devant chaque femme qui l'attirait, il se consumait intérieurement en passions et désirs. Du plus profond de son être, l'émotion montait à ses lèvres, intoxiquant sa cervelle, son âme, serrant sa nuque. Puis, ses nerfs gelaient, ses membres se raidissaient, la froideur gagnait son cœur, il redevenait un automate, celui qui faisait peur aux enfants et repoussait les femmes. Il les adorait, mais ne parvenait pas à le communiquer.

- Je suis désolée de l'heure, je te réveille?

Il s'essuya les yeux, tentant de s'arracher au sommeil.

- Non, ce n'est pas grave.

- Je m'excuse, j'ai demandé ton numéro à Isa. Je ne voulais pas te déranger. Elle ne savait pas quand tu étais là. J'ai tenté ma chance, pensant que tu aurais un répondeur.

Le sang reflua au cerveau d'Antoine, sa peau sentait le drap rude, son cœur battait. Il sentait la douceur des pétales tomber sur un chemin rocailleux. Des images de désert, de chaleur, de marche forcée, de cris et de pleurs vinrent à son esprit. Il revit un membre de sa patrouille portant dans ses bras un fardeau fragile, un enfant trouvé, ses parents laissés pour morts tout à côté.

Il se souvenait de son absence de réaction à ce moment, de sa déconnexion. Il se voyait maudissant l'humain après les escarmouches laissant les civils innocents sans vie, et les casques bleus impuissants. Il ne pouvait pas y avoir de baume pour guérir ces plaies.

Il brûlait de lui parler, et il voulait se taire. Ces mots étaient si doux, comme ceux de ses sœurs, c'était en grande partie elles qui le maintenant en vie.

- Tu as bien fait.

*

Judith était revenue chez lui.

Son parfum embaumait de nouveau la pièce, Eau d'orange verte. Mais ce n'était pas que le parfum, c'était aussi elle. Il le savait, son corps le lui disait. Le sang battait violemment à ses tempes comme de violents coups de tambour. Il avait envie d'elle, bien sûr, son corps lui demandait de la toucher, de caresser ses cheveux cendrés de blond, d'embrasser ses lèvres.

Mais ceci était ce qui se passait dans sa tête, sa timidité reprenait plutôt le dessus, il se contenta de lui serrer la main.

Elle lui dit:

- Tu m'intrigues, monsieur Antoine, lui dit elle en s'installant sur le divan. Tu es si distant. Tu fais presque peur.

Il haussa les épaules. Elle continua:

- Ça doit paraître bizarre de m'inviter comme ça?

Il répondit:

- Non, ça ne m'arrive pas souvent en fait. Mais ne n'est pas bizarre.

Elle dit:

- Je connais Isa depuis longtemps. Nous sommes de bonnes amies. Elle m'a souvent parlé de toi.

Il ne répondait pas. Puis il dit:

- J'ai été parti 5 ans et nous avons eu peu de contact. J'ai toujours été trop dans ma tête.

- Vous n'aviez pas de contacts?

- Pas beaucoup. Je n'ai pas l'impression d'être de compagnie agréable.
- Ce n'est pas si mal, je ne serais pas venue sinon.

Il acquiesça.

- Il y a beaucoup de choses qui trottent dans ma tête, et je n'arrive pas à le verbaliser la plupart du temps.

Son regard était fixe. Antoine continua :

- Je ne sais pas si je serais parvenu à lui parler de toutes ces choses. Des compromis fragiles, des pactes conclus avec sa conscience. Il y a tant de causes, de causes justes ! Pour lesquelles on tue. Pour un drapeau, la démocratie ou le droit de vote. Mais la réalité nous attends au détour, elle coupe dans les rêves. On se retrouve à vingt ans et quelque, pris entre ceux qui ont une place au chaud et les anarchistes systémisés. Chaque pas est miné, on marche sur des châteaux de cartes bâtis au cours des années. On voit des géants tourner le dos à leurs idéaux, des révolutionnaires devenir des tortionnaires, Lénine copain avec Staline. J'ai vu des gosses de 18 ans poussés à crier en embrochant des mannequins à l'entraînement. C'est incroyable la réserve d'agressivité qui sommeille en chacun de nous. C'est peut-être cela qui me perturbe. Je suis solitaire et maussade, mais vous avez un monsieur à cravate qui prend une décision et vous avez des millions de personnes qui en souffrent. On peut tout justifier, toute aberration, n'importe quelle ânerie. Le cadavre de la Vérité traîne quelque part dans un hôtel de luxe ou dans une prison, violé par un de ces légistes puants qui légitiment toutes les atrocités. Et je croyais en la vérité, je l'ai brandie bien haut. Je croyais en l'humain aussi. Je le trouvais beau, bon et aimant. Le seul commandement catholique qui me semble juste est : «Aimez vos ennemis». Personne n'est mauvais entièrement de nature, la vie nous pousse dans une voie ou l'autre. On peut trouver du bon dans tous les humains, je crois. J'ai vu des choses merveilleuses, vécu des moments...

Il s'arrêta, puis reprit :

- J'ai entendu une pianiste lors d'un concert, un soir. Elle était toute menue, si frêle sous les projecteurs. Quelle joie, quel plaisir ! Je pleurais, j'entendais ses notes, comme des perles liquides. Je pleurais pour ceux qui ne pouvaient pas l'entendre, pour ceux qui étaient sourds à l'art, pour ceux qui ferment leur cœur. C'était la vie qui se tortillait à travers les cordes du piano. Elle nous représentait, délirante de passion, élevant si haut la beauté, vers l'absolu.

Un silence suivit ce long monologue.

- Tu voulais donc être militaire, tout ça semble un peu contradictoire.

Il reprit:

- Oui c'est vrai, c'était un chemin de traverse, ce n'est pas le premier quand on pense l'art. De mauvaises lectures en sont responsables, l'histoire de Rome et Victor Hugo....

Elle l'écoutait.

- Oui, j'étais un militaire canadien, dans un régiment dont la devise était "Je me souviens", mais l'on ne se souvient pas tous de la même chose. Ça c'est gâté le jour où j'ai vu des militants de l'APEC (association for the preservation of English Canada) s'essuyer les pieds sur le drapeau de mon pays. Je n'ai plus tenu. Je ne m'entendais déjà pas avec les cadres anglophone, j'ai fini par faire une allergie à la photo de la Reine et à l'unifolié.

- C'est à ce moment que tu as quitté?

Il la regarda, comme s'il sortait d'un rêve.

- Il semble que tu as réussi à me faire parler.

Elle eut un sourire radieux.

- Ce fera une bonne journée, ça compensera pour toutes les autres.

Il lui dit:

- Tu es...c'est étrange, comme un lien entre mes sœurs et moi. J'ai toujours été maladroit avec les femmes.

Il arrêta. Il lui était plus facile de parler d'idées que de sentiments, comme trop souvent chez les hommes. Elle dit:

- Écoute, c'est une rencontre impromptue, ça peut être difficile de parler de soi à une inconnue. Mais, pense y, cela peut être plus facile aussi de parler à quelqu'un sans a priori. Tu peux me parler. J'avais besoin d'être écoutée et au final, c'est moi à écouter.

- Pardonne moi, je meuble tout l'espace, la solitude rend bavard, il semble.

Elle eut envie de le serrer dans ses bras pour le rassurer, mais posa seulement sa main sur son bras. Il continuait:

- Toute ma vie, j'ai été coincé entre mes sœurs. Mes parents étaient rigides, ils m'ont élevé comme ils pensaient qu'un garçon devait l'être; j'étais loin de mes sœurs. J'enviais leur facilités, leurs plaisirs. Je sentais que j'étais de trop. On dirait que j'ai réagi en exagérant la masculinité, en rejetant mes émotions. J'avais au fond pourtant envie d'être près d'elle.

- Isabelle tient beaucoup à toi.

- Tu crois?

- Mais oui, elle s'inquiète beaucoup pour toi.

- Tu vois, je ne comprend jamais bien les gens. Je n'arrive pas à démêler mes impressions et les émotions. Je mélange tout. Et pour l'amour, c'est la même chose.

Il la regarda fixement:

- Je mélange les sentiments et le désir quand ça arrive.

Elle voyait qu'il était plus réticent maintenant, il changea rapidement de sujet:

- Tu crois en quoi Judith?

Il prononçait son prénom pour la première fois. Cela l'humanisait, sa voix sembla soudain moins monocorde, sa posture moins cabrée. Elle vit un être jeune usé par une humanité trop vécue à fleur de peau, courbé par le poids de ses sentiments, fragile entité compressé par le poids de la vie.

- Je ne me suis jamais arrêtée sur des grandes questions. J'ai des préoccupations, des craintes, comme tout le monde.

Il dit:

- Je trouve cela terrible de croire, et ensuite changer d'avis, puis recommencer. J'ai vu comment les soixante-huitards et autres gauchistes ont tourné. Je crois en l'intégrité, mais cela peut avoir plusieurs significations. Je crois à la simplicité, à la beauté. C'est tout ce qui m'est resté après le tourbillon de l'armée. On dirait un espace temps qui n'existe pas, entre le rêve et l'absolu. On m'a bourré la tête avec la Raison, je la hais, je hais la Raison d'État, et je hais l'État. Je n'aime que les humains, mais les humains eux me craignent. Ils me fuient, je les effraie.

Je demande tout, je demande trop, je demande que l'on croit à chaque instant de félicité...

Judith ne savais quoi dire:

- Tu dois être malheureux.
- Ce sont toutes des choses que l'on sent, mais difficile à partager.

Ils se turent, soudainement à court de paroles. L'alchimie des impossibles s'opérait lentement.

Elle lui sourit de nouveau, touchant légèrement sa joue mal rasée:

- Je serai de la compagnie pour toi, si tu veux. J'ai un faible pour les gens isolés.

Il leva la tête et la regarda, voyant son regard clair. Comme un soleil perçant le brouillard.

Chapitre 2

La Nation

«La démente est rare chez les individus, elle est la règle en revanche dans un groupe, un parti, un peuple, une époque.»

Nietzsche

- Non, je ne crois pas au droit de vote.

Ils étaient confortablement installés dans un appartement du boulevard Saint-Joseph, Antoine était venu en marchant. Son cœur d'Antoine s'était serré en voyant la mer de nuages bleus se retirer devant le froid de la nuit. Il adorait ces soirées sombres. Il se sentait vivant, cela emplissait ses veines d'énergie vitale. Il avait marché du centre-ville, il aimait beaucoup la longue avenue liant le Mont-Royal au chemin de fer du CN.

La lune s'affichait en un croissant acéré dans le ciel froid et clair. Le sang était monté à ses joues. Il voyait des ombres bouger aux fenêtres, parfois, toutes ces vies sans nom qui se pressaient près de lui le hantaient. Toutes ces destinées qui se croisaient se se connaître l'attristaient. Il observa une jeune femme à l'air pensif arrêtée à un feu piéton. Qu'est ce qui se cachait derrière ce front soucieux?

En fin de compte, trop de gens avaient un destin paisible, une vie simple à remplir. Ils le faisaient du mieux qu'ils le pouvaient emplissaient les pages du grand cahier de quelques joies, de pleurs, de réussites. Oui, certaines personnes avaient des charges légères à porter; la plupart au final. Ils s'accommodaient de leur vie comme le lever du jour, il venait et repartait en un cycle régulier et prévisible. La fin du monde ne les tourmentait pas.

Il était arrivé finalement chez son ami, lieu de la discussion. Patrick était attaché politique d'un député membre d'un parti qui flairait le Pouvoir. Toute les tactiques étaient bonnes pour se ménager les faveurs du public.

«Du vaudeville», pensait Antoine.

Ils s'étaient connu à l'université, ils avaient des idéaux politiques similaires, dans la limite où l'idéal d'Antoine était défini.

- Tu vois Patrick, l'électeur moyen est sensé, en théorie, borné, misogyne, xénophobe, il méprise les intellectuels et vote plutôt libéral. En France, il vote même pour le Pen, les spectres politiques exécutent des torsions mésestimées par le commun des mortels.

- C'est réducteur et excessif Antoine, fit Patrick.

- Mais non, répondit son ami, tout rêvent d'être riches et célèbres, malheureusement, bien peu ont le magnétisme ou le talent pour accomplir les grands changements que le temps exige. Ces changements que la nature humaine réclame à grands cris. Ces grands bouleversements qui peuvent aussi parfois aussi chauffer les fournaies de millions de mort.

- Encore excessif, dit Patrick.

- Non, écoute. C'est à ce moment qu'entrent en scène les personnages charismatiques, les grands chefs, les penseurs, les supposés sages, les chefs d'État, les Duce et Iman, ces hommes avec une intelligence, pas de grande conscience, ils s'insistent dans la substance molle du cerveaux des citoyens moyens, les transforment en automates.

Il but une gorgée de sa bière, continua:

- Car l'homme se nourrit d'intolérance, de ce qui le différencie de l'Autre. C'est là l'essence de la Nation.

- Je ne crois que ta définition, qui ressemble au fascisme, s'applique aux démocraties libérales, dit Patrick, nous n'avons pas d'extrême droite ici.

- Oui mais le simple citoyen, c'est le révolutionnaire de 1789 ou de 1917, c'est aussi le partisan de l'inquisition, un acheteur de billets de loto, un buveur de bière et de gros rouge; un grognard, un poilu, les feldgrau des 2 guerres mondiales. Ceux qui obéissaient aux ordres.

Il prit une autre gorgée.

- Et à l'opposé, il y a le penseur, qu'il croit en Dieu ou Mao, importe peu, c'était la base théorique de la doctrine, qui souvent tourne au totalitarisme.

- Toutes les doctrines politiques ne sont pas des totalitarisme. Je crois que le Parti Québécois est démocratique avant tout.

- Mais regarde les penseurs des années 60, il y a eu aussi des bombes posées. Avant, il y avait eu les valeurs républicaines au 18^e siècle. Plus récemment, la lutte contre le nazisme a permis de mettre l'antisémitisme au ban de la société. Mais à quel prix ces changements ont ils eu lieu?

- René Lévesque a toujours été contre le terrorisme et le FLQ...

- René Lévesque était et a toujours été un libéral, au niveau idéologique.

A ces mots, Patrick ne se content plus, il frappa sur ses cuisses et se leva.

- Non, tu ne peux pas dire cela, il était foncièrement différent des libéraux. C'est une aberration de dire le contraire.

- Tu crois? A part la notion d'indépendance, ou de souveraineté-association, il n'y a pas grand différence entre les 2 partis. Donc les doctrines se propagent, mais à quel prix? À la pointe de la baïonnette du grognard, dans les destructions causées par le caporal autrichien. Non, j'ai de la difficulté avec les doctrines, et je suis nationaliste, mais écorché, idéaliste. L'appel du pays rallie les gens, mais je me sens près de tous les êtres humains. Nous sommes tous égaux à quelque part, mais parfaitement inégaux.

Le vent s'était levé avec la nuit, il poussait les grands arbres de l'avenue contre les fenêtres. Antoine reprit:

- Et le progrès? Il ne peut être que temporaire et partiel, c'est le constat que l'on peut tirer de la fin de l'ère industrielle. On a cru au développement géométrique, au Progrès perpétuel. Ce fut un échec. La Raison aussi a atteint ses limites. Dans sa chute, elle va entraîner la plupart des institutions qu'elle a permis de créer, la justice, l'État, le droit de vote universel, parce la vraie finalité des partis, c'est le pouvoir. Ce n'est pas ses buts d'accomplir les promesses électorales, elles sont faites pour gagner les votes et oubliées le lendemain des élections. Le Pouvoir est un aimant pour les caractères égocentriques et dominateurs.

Son ami soupirait:

- Ce n'est pas un très beau portrait que tu fais là, c'est assez pessimiste. Tu te dis nationaliste, non?

- Oui, j'ai un peu de difficulté avec le terme, j'aime ma culture, le peuple dont je suis issu, mais je crois plus au sang, à l'hérédité qu'à la Nation.

- Mais nous n'avons pas de Nation, juste une province, ce n'est pas un pays. Le Canada est un pays rapiécé de parties non compatibles.

- Et c'est par la politique, par la doctrine, en convainquant des électeurs que le Parti pourrait faire un pays, mais ce sera difficile, sinon impossible. Regarde le référendum de 80.

Il se tut un moment:

- Et pour revenir sur la doctrine politique, au niveau économique, souviens toi de 1982 et des coupures de salaire pour les professeurs? Le parti s'est aliéné une grande partie de son électorat, je ne crois pas que même le parti libéral aurait été aussi loin.

Patrick hocha négativement la tête. Antoine dit:

- Et le mouvement ouvrier dans tout ça, les craintes de pertes d'emplois, la difficulté d'une nouvelle monnaie, alors qu'en Europe, ils sont dans un processus d'unification? Nous sommes peut-être à l'envers de l'Histoire. Je crains de travailler pour ton parti, et voir les idées auxquelles je crois abandonnées.

- Antoine, un parti est un organisme en mutation permanente qui doit s'adapter. S'il doit lâcher du lest ou changer à l'occasion, il le fera.

Antoine répondit:

- Ce sont mes tripes qu'ils larguent dans le processus, comment continuer à croire alors?

*

Il retourna chez lui, un peu ivre, la tête bourdonnante. Il repensait à son entretien avec son ami. Il devrait se résigner à travailler, son oisiveté commençait à lui peser. Pas assez cependant pour se mettre à faire du bénévolat pour les grosses têtes du parti. Il voulait un poste de chercheur, même à temps partiel, mais payé. Parizeau n'avait pas besoin de lui pour faire du porte à porte pour sa propagande affairiste, il y avait assez de membres du parti pour ça.

Il pensait:

«Il ne me plaît pas ce chef, qu'aurons nous de différent d'avec Bourassa? Tant qu'à avoir un maître, j'aime mieux avoir un maître canadien plutôt qu'américain, ce qui serait l'état des choses d'un Québec souverain.»

Il s'était tout de même entendu avec Patrick pour donner du temps pour la campagne d'information du parti qui voulait tenir un second référendum sur la question de l'indépendance.

Il sortait donc peu à peu de son isolement, il pensait même à visiter ses parents, sacrifice ultime. Il savait à quoi il devait en partie, sinon beaucoup son changement d'humeur.

C'était Judith et son sourire radieux qui avait mis un peu de lumière dans le monde triste d'Antoine. Son cœur lui semblait si sec, son esprit si tourmenté. Et il ne comprenait pas qu'on pouvait avoir besoin des autres. Elle avait fait incursion dans ce monde, en avait ébranlé les fondations.

Mais rien simple dans les relations humaines. Il ne savait pas si elle avait un copain. Il se disait que peut-être, elle avait précipité son départ, elle regardait discrètement sa montre. Elle le regardait pourtant avec un certain intérêt, il ne savait pas si c'était seulement de la curiosité ou de l'attrait. Il avait vu ses yeux scintillants avant son départ, elle avait tourné la tête ensuite. Il avait envie de l'embrasser soudainement, cela le prit par surprise.

Mais il ne l'avait pas fait, il pensait trop, le moment était passé. Il avait haussé les épaules, avait observé le ruban bleu de ses cheveux se balançant au rythme de ses pas, elle avait murmuré un au revoir rapide.

Elle avait décontenancé le jeune homme, depuis ce moment, il pensait souvent à elle. Elle avait éveillé des sentiments chez lui, il était comme une plante dormante sortie de sa torpeur par la douceur du printemps.

Pourquoi son cœur s'était-il asséché sous les coups de boutoir de la vie? Il ne saurait le dire. Son cœur lui paraissait si sec, il était maladroit pour parler d'émotions. Il ne voyait pas, même quand des femmes portaient le regard vers lui. Il lui semblait que tout cela était futile, il sentait une certaine gêne, mais aussi un plaisir discret. Il se refusait pourtant à essayer d'établir des contacts.

Judith cachait aussi une certaine tristesse, mais de façon beaucoup moins frustrée que lui. Il se cachait derrière elle, Judith allait vers les autres. Deux façons bien différentes de gérer la situation.

Il cherchait une façon d'affronter la vie et ses aléas, il cherchait à éviter la haine, il essayait de comprendre comment aimer, faire ce qui était droit et raisonnable, ne pas penser à la mort.

Il n'avait pas peur de la Faucheuse, en tant que militaire il avait côtoyé la misère et le désespoir. Cela lui avait permis d'apprécier ce qu'il avait.

*

Nathalie, la bonne amie de Judith, lui avait donné rendez vous dans un bar.

Judith la soupçonnait depuis quelques temps de tromper son mari. Elle ne savait pas trop comment gérer cette affaire. Elle se demandait pourquoi elle avait bâti une famille, les enfants, la maison et le chien, et envoyait tout promener. Son mari était bien sûr adorable, ses enfants étaient bien éduqués, elle avait un emploi passionnant, mais elle ne savait pas pourquoi, Nathalie n'était pas heureuse.

Pourquoi? Judith ne pensait pas que c'était une libération sexuelle, c'était plus une sorte de spleen trentenaire, un vide spirituel qui l'avait menée là. C'était à la surface lisse et traditionnel, emploi, maison et enfants. Mais au fond son amie était malheureuse, le modèle ne lui allait pas.

Elle ne jouait pas à la séduction, c'était une personne plutôt rationnelle, très belle, mais en fait insécurisée par l'attrait qu'elle provoquait chez les hommes. Mais la monotonie de la vie avait eue raison de tous ses plans de jeunesse. C'était une vie bâtie sur des apparences, et elle s'apercevait que cela ne lui convenait pas.

Ces réflexions sur la vie de son amie portèrent Judith à penser à la sienne. Elle n'était pas mariée mais n'avait jamais trompé ses amants. Elle pensait que son amie ne devait pas rester avec son mari par habitude, par peur des conséquences d'un divorce. Existait il encore de la passion dans son couple? Cette folie du baiser, la passion de la Vie, de l'Amour? Ou bien avait ils sombré sous les aléas de la vie moderne, accéléré par la science et la technique?

L'amour était devenu une formalité sur le chemin de la réussite, l'acte sexuel une prouesse athlétique, une nécessité plutôt qu'une finalité. Sa camarade voulait remettre de la couleur dans sa vie monochrome, dans la routine de ces longs jours tristes et tous semblables.

L'esprit de Judith tournait à toute allure. Elle était un peu fiévreuse, ses pensées s'égarèrent, elle sentait une lueur de vie qui s'instillait en elle. Elle pensait à Antoine, elle le connaissait si peu. Sous la carapace dont il tentait de s'entourer, elle sentait de la sensibilité, elle était préoccupée comme sa sœur Isabelle pour son bien-être, elle se disait qu'il devrait s'ouvrir aux autres.

Ces pensées ébranlaient ce qu'elle avait cru jusqu'à maintenant, qu'il ne pouvait pas y avoir de relation à long terme, elle pensait avant qu'il fallait poursuivre sa vie sans heurt ou question, sans remord ou doute, en ligne droite. Elle se retrouvait à l'inverse de Nathalie.

Judith n'avait pas eu tant de prétendants. Et elle avait perdu ses illusions de jeune fille, l'argent et le pouvoir comptaient beaucoup pour les hommes, souvent plus que les émotions. Elle s'entendait avec les hommes qu'elle avait fréquenté, c'était une coexistence pacifique, aucun des membres du couple n'empiétant sur le terrain de l'autre, mais il n'y avait pas de passion. Peut-être était ce une conséquence de cette différence des buts finaux des relations?

Elle aperçût finalement son amie. Elles devaient se rencontrer sur la rue Crescent, l'air était humide, presque collant de froid. Leur haleine formait une bruine légère. La rue grouillait de monde malgré l'heure avancée. Nathalie se pressa sur l'épaule du lourd manteau de son amie.

- Qu'allons nous faire, ma chérie? Tu vois tous ces beaux garçons!

Judith soupira:

- Tu me désespères! Tu ne te sens pas coupable?

Nathalie répondit:

- Non, pas vraiment. J'ai marié l'idéal de mes parents, mes enfants devraient grandir et un jour partir, et je resterais seule avec Bernard? Et un jour, nos enfants nous placeront dans une maison pour vieux? Non, ma chouette, je vis pour aujourd'hui, ce qu'il ne sait pas ne fais pas mal...

- Bon, et les maladies et tout...

- Voyons, je prends mes précautions, et je ne m'en tape pas un par semaine tout de même!

Judith contemplait rêveusement les pointes de ses bottes, ses mèches de cheveux couraient le long de ses joues rougies par le froid. L'alcool et la chasse amoureuse devraient dissiper ses doutes.

Elle se questionnait tout de même. Elles marchaient, de grands immeuble de pierre bordaient la rue. Au fond, vers le nord et l'ouest, les immeubles postmoderne des Coopérants et du 1000 Lagauchetière se dressaient, l'un baignant dans le rose et l'autre dans le vert. Ils projetaient une image de grandeur dans le ciel noir.

Tous ces néons, ces monuments de métal et les lumières de rue se coordonnaient en un tableau géométrique. A la fin de la soirée, les amies avaient marché le long de Sainte Catherine, la longue veine jugulaire de la ville.

Judith adorait cette rue, des immeubles construits souvent sur les ruines des précédents, chaque époque y ajoutant son délire architectural. C'était l'histoire de la ville qui était écrite ici. La faune urbaine y logeait, les prostituées et les sans-abris s'y côtoyaient, la roue de la vie tournait ici 24 heures sur 24, les jeunes adultes sortant des bars pour déjeuner tellement il était tard, les yeux enflés par le manque de sommeil. Ils avaient passés la nuit à fêter, perdant chaque fois un peu plus leurs illusions sur la vie et l'amour.

Et ses rêves de jeunesse à elle, où étaient ils passés?

Nathalie lui disait:

- Tu es une romantique dans le fond. Tu rêves, tu penses, tu cherches homme parfait.

Judith se disait que c'était sans doute vrai.

*

Un immenses fleurdelisé trônait au fond de la grande salle. Patrick était hyperactif. Il courait d'une table à l'autre, rectifiant un mot sur sa motion d'une main, vérifiant un point de la constitution du parti de l'autre. Il avait emmené un Antoine récalcitrant au congrès du parti en tant qu'observateur.

Cette machine à pouvoir fascinait Antoine, il avait l'impression d'être à l'intérieur d'une grande horloge et d'en voir tous les rouages. Ces grands organismes sont impressionnant vu de loin, un peu moins quand on commence à les scruter plus minutieusement.

Tout jeune, il s'illusionnait sur la grandeur des choses et des hommes. Aujourd'hui, il observait les entrailles de la machine, une machine d'acier. Machine à idées, machine servant aussi à les broyer. Il ne partageait pas ses réflexions avec son ami, mais il était effrayé.

La discipline dans l'armée allait de mise. Le courage, l'honnêteté et une confiance aveugle en la structure étaient nécessaires pour y œuvrer. L'armée prenait un bon nombre de parias, de rejetés et de paumés et en faisait pour la plupart des êtres mûrs et droits, respectueux des normes sociales, alors que dans la vie civile, beaucoup avaient pris une mauvaise tangente. Cela ne réussissait pas toujours, certains avaient des caractères trop déviants pour jamais parvenir à supporter les règles de la vie militaire.

La discipline de partie était tout autre chose. A force de faire du porte à porte et de vendre des cartes de membres du parti, on pouvait espérer grimper dans la hiérarchie du Parti, rêver de la conquête du pouvoir, d'une place de député et qui sait, un jour de ministre. Après cela, la manne des postes et avantages pourraient pleuvoir sur l'élu. Mais il fallait respecter la ligne de parti, dire rouge si le goût du jour était rouge et défendre bleu le lendemain si la ligne avait changé. Et tout en jurait la main sur le cœur que l'on avait toujours cru en cette philosophie.

Les pensées d'Antoine s'égarèrent, il repensa un moment à Judith. Il pensait à cette odeur de cannelle qui émanait d'elle, de l'odeur de lavande flottant dans ses cheveux. Il aimait penser à elle.

Le moment passa, le brouhaha autour de lui reprit. On préparait des résolutions, on créait des comités et des groupes de travail, on envisageait l'avenir, on aménageait l'antichambre du pouvoir, en salivant sur les avantages que l'on pourrait en tirer.

Antoine allait-il se laisser emporter par le courant et s'abandonner, se livrer à cette recherche de biens matériels? Allait-il suivre tous ceux qui avaient suivi cette voie depuis des siècles, depuis le premier gouvernement constitutionnel? Car auparavant, c'était souvent par les armes que les dirigeants se hissaient au pouvoir, devenaient chef de bande, duc, roi. La modernité et les Lumières avaient changé cela en ce qu'au moins on pouvait choisir celui qui nous gouvernait, et qu'on pouvait le renvoyer après un mandat, sans lui couper la tête.

Enfant hybride de cette époque, le communisme, dans sa chute apocalyptique, avait montré les limites des idéologues, car l'implication de chaque humain dans les décisions était devenu ingérable et avait mené au totalitarisme. Les chefs soviétiques avaient dû restreindre les pouvoirs des comités, car cela devenait un capharnaüm, mais en évacuant les libertés de décisions et en imposant le Parti unique, la pureté du modèle démocratique de la modernité avait été complètement dénaturée.

Tout le monde communiste s'était écroulé en 4 ou 5 ans, toute cette énergie rayée, tous ces morts, ces congrès, toutes ces professions de foi, cette guerre froide.

Antoine pouvait voir un relent de cette force sournoise, pas le communisme, non, le fonctionnement d'un parti. Heureusement, dans les démocraties bourgeoises, il y avait une possibilité d'alternance du pouvoir qui limitait ce qu'un parti pouvait décréter, contrairement au parti unique.

Mais un parti politique est une bête, et il voyait ce spectre dans le Parti Québécois. Il voyait le chef, Parizeau, suivi de ses conseillers, œuvrant à ouvrir le second front référendaire.

Antoine avait quitté un monde rigide et structuré à l'extrême, un monde où l'on niait les émotions, un monde où il y avait encore trop de brutes et d'humiliations, mais un monde droit. Ce qu'il distinguait ici était plus subtil, diffus, trouble, la politique, l'activisme politique, le changement social.

On pouvait facilement se perdre dans les dédales de mémoires et les idées, il y avait des intentions louables dans le Parti, mais il y avait également de la lourdeur et des calculs. Le monde militaire se voit en opposition, hors du monde civil, mais les règles sociales, les droits des humains, sont votées par les politiques, inspirées par les penseurs des Lumières. Les deux mondes avaient des faiblesses.

Antoine observa de nouveau le grand drapeau, il y avait sur une bannière fixée en dessous le slogan, «Le Québec de demain, j'y crois». Il se demandait s'il croirait un jour à quelque chose. Jamais un pays ou un État, qu'il soit canadien ou québécois, ne pourrait être parfait, et combler tous les désirs de ses habitants.

*

Jean, le frère de Judith, était le Comptable. Il était satisfait, les affaires reprenaient tranquillement, du mieux qu'elles le pouvaient en cette fin de millénaire tordu. Tout semblait se liguer contre les entrepreneurs de bonne foi.

Encore cette saloperie d'indépendance. On était tout juste débarrassé du communisme que les nationalismes se relevaient, en Europe, au Québec. Que voulaient donc ces fanatiques? Détruire le travail d'une vie? Car il avait trimé dur, comme tous les entrepreneurs, il n'était pas de la graine de fonctionnaire, il travaillait, lui! Ils étaient comme des pourceaux s'engraissant sur son dos, des parasites inutiles. Des sangsues, des légalistes, des empêcheurs d'exploiter le capital en paix.

- Judith, cria-t-il subitement.

Elle devait encore rêvasser, pensa-t-il. Et il semblait qu'elle était de plus en plus hors de la réalité ces temps ci. Il se demandait comment il pouvait la supporter.

- Judith, qu'est ce que tu fais encore? Nous allons être en retard!

Elle arriva à moitié coiffée, un soulier à la main.

- Oh, excuse moi, je n'ai pas vu l'heure qu'il était.

Elle était distraite récemment. Le Comptable ne savait pas à quoi cela était dû. Elle devait l'accompagner, il avait un dîner d'affaires accompagné, il y emmenait sa sœur en parure corporative.

Pourquoi n'était il pas né pour vivre l'euphorie post-guerre mondiale ou être un capitaliste de l'ère industrielle, avant les règles? Quelle joie c'eut été de vivre sans les syndicats, d'exploiter une entreprise comme Henry Ford le faisait. Quel con que de Keynes! Au pire, il aurait pu vivre durant les «soixante glorieuses», quand l'Amérique était au faîte de sa puissance, avec le pétrole à flot et un taux inflation immobile. Quels profits il eut fait!

Hélas, tout allait de mal en pis depuis les années 70, la jouissance ersatz-ique des années 80 n'avait pu cacher la perte de puissance des plus riches, elles s'étaient achevées dans le vacarme du désastre des bons de pacotille. Même sans leur modèle communiste, les socialistes relevaient la tête, on évoquait avec nostalgie les luttes sociales. C'était vraiment la fin d'une époque glorieuse

- Je pars, dit-il à sa sœur.

Elle fouilla dans son sac à main. Elle était ravissante, mais cela importait peu au Comptable. Il était un guerrier du papier, un vainqueur de la Bourse, un gagnant, un surhomme. Il voulait être millionnaire avant 35 ans.

Il roulait en voiture de luxe, il s'habillait chez les grands couturiers, il voyageait en première classe.

- Je ne sais pas si nous arriverons à l'heure, lui dit-il encore.

Sa sœur ne répondait rien.

- Mon contact du Parti Libéral sera là. Il m'a toujours bien pistonné pour les contrats du gouvernement.

Il exaspérait Judith. Il ne se souciait que des mouvements en Bourse. Le Wall Street Journal, le Financial Post, les Affaires, les courbes, cotes, cellulaires et les rendements. Telle était sa vie. Judith lui répondit:

- Je ne supporte pas sa femme, à ton libéral. Parce qu'elle a acheté un Riopelle, elle pense qu'elle connaît l'art. Quelle prétentieuse!

- Mais ça vaut un paquet, lança-t-il d'un ton satisfait.

Elle porta ses yeux clairs sur lui:

- Elle n'a aucun goût cette vieille folle.

- C'est une membre du parti depuis toujours, et elle contribue largement à la caisse du Parti.

Judith dit en terminant sa coiffure:

- Il est entrepreneur, c'est lui qui paye, et il ne fait que retourner une grande partie des contrats payés trop cher par le contribuable.

Il éclata de rire:

- Tu fais dans la satire politique, lui dit-il, amusé et hautain.

- A voir comment tes amis libéraux mènent la barque, ce serait facile.

Cette fois, il cessa de sourire:

- Depuis quand te mêles tu de politique? Je te demanderai de garder ces opinions pour toi au gala.

Ils quittèrent peu après. La ville semblait triste et morne à la jeune femme, elle se demandait pourquoi elle endurait son frère, elle n'avait rien en commun avec lui.

Natasha, la sœur d'Antoine et d'Isabelle détestait férocelement son frère. Elle avait participé à des occupations pour contester les politiques du Parti Libéral, elle avait même occupé les locaux du Parti Libéral situé sur de Gaspé. Cela avait mis le Comptable hors de lui, il avait ragé contre les étudiants en sciences humaines, les traitant d'êtres inutiles.

La pensée d'Antoine lui revint. Il lui plaisait. Elle se disait qu'elle aurait préféré passer la soirée avec lui plutôt que de supporter son imbuvable frère. Elle se disait que parfois, l'on ne faisait vraiment pas ce que l'on voulait faire, que les liens familiaux étaient loin d'être les plus nourrissants au niveau des émotions. Ce serait sûrement la dernière fois qu'elle l'accompagnait.

*

,

L'orateur désigné du congrès posait une question:

- Je demandais simplement au président du parti sa position sur la situation économique...

Un autre délégué de l'aile droite du parti lui coupa la parole:

- Il ne respecte pas le code de procédures, cela fait 15 minutes qu'il nous raconte sa vie!

Le président d'assemblée dû intervenir pour remettre de l'ordre. L'heure avançait et les esprits s'embrouillaient, les idées se perdaient. Les échanges devenaient plus âpres, le tout dégénérant en vaines discussions le plus souvent stériles.

Antoine crut voir la salle s'animer à un moment, voir une vague noire, un instinct maléfique et primal, dénué de toute raison, une lutte entre volontés. Le

président mit finalement un terme aux débats, rompant le charmer et laissant les combattants du verbe hébétés par l'heure avancée.

Les délégués quittaient en rangs serrés la salle pour retourner vers leur vie banale, loin des grandes idées. La grandeur de leur tâche leur était apparue grandiose, éclatante et claire. Puis, les orateurs s'étaient tus, ils s'étaient retirés comme la marée, laissant les débris d'idées dans leur sillage, la mer polluée. Les verbes percutants et les grands projets avaient pris forme, puis s'étaient dissipé sans bruit, la vague s'était retirée au loin.

Les lendemains de grand bruit étaient toujours vides. L'énergie avait été dépensée, il n'y avait plus d'ennemis à abattre, rien qu'une demi-victoire sur les éléments et les personnes.

Des employés d'entretien allaient nettoyer la salle du congrès, enlever les banderoles, les affiches, et le grand drapeau.

Antoine s'était accoudé sur un muret, il était silencieux. Son ami Patrick discutait avec un des dernier délégué présent:

- Vous ne comprenez pas la situation de Montréal. Elle a une âme que pas un boulevard des Laurentides ne réussira à créer.

Le délégué était rouge et semblait excédé:

- Pour vous les Montréalais, il n'y a que votre ville qui existe, et la plupart votent pour les libéraux, et contre l'indépendance...

Antoine n'écoula plus la suite, 2 jours de discussions interminables l'avaient saturé. Il se disait que dans certaines situations, il valait mieux ne pas parler.

Enfin parti, il senti qu'il était épuisé. Ce n'était pas une fatigue comme a l'entraînement, c'était une fatigue mentale. Il avait envie de dormir.

Patrick et lui étaient monté dans sa voiture, il avait mis un poste de musique à la radio de sa voiture. Une chanson engagée y jouait. Il dit a Antoine:

- C'est curieux, les causes que les artistes défendent. Ils jugent bon ton de supporter une cause à la mode: contre l'apartheid, pour le Tiers-Monde, pour les Warriors de Kanetasake, ou parfois, pour l'indépendance. Je me demande s'ils le font pour la cause ou pour eux.

Antoine lui répondit:

- Ils y croient sûrement, à cette cause?

- Non, c'est une question de mode. C'est un gros problème de bonne conscience. Ils ne parlaient que de fesses, de problème de cœur ou de leur dernière voiture. Parfois l'un d'entre eux compose une polka ou un hymne national. Mais ce n'est pas assez! Non, quand ces artistes ont vu que cela rapportait et vendait des disques et des livres, ils ont grimpé dans la caravane politique, ils se sont arrogé un rôle social. Mais qu'est-ce qui est plus éphémère qu'un spectacle ou un disque?

- Une campagne électorale?, persifla Antoine.

Patrick souffla:

- Allons, ce n'est pas sérieux. Ces mêmes artistes, ces supposés anarchistes sans toit ni loi, ces défenseurs de la veuve et de l'orphelin, ces pourfendeurs de système, eh bien, devine! Ils sont les premiers à venir réclamer que l'État fasse plus pour la culture, ce n'est pas le rôle principal de l'État pourtant. Et ils voudraient une autre augmentation, une structure tentaculaire. Non, la culture doit s'auto-suffire pour rester libre!

Antoine reprit:

- Peut-être pas au Québec. Peut-être pas dans l'avenir. Si notre histoire est si intimement liée à notre culture, nous devons y consacrer plus. Le rôle de l'État indépendant serait de défendre l'identité nationale, donc il vaudrait mieux encourager ses artistes.

Patrick ne répondait pas, essuyant ses yeux fatigués.

Ils dépassaient des voitures, en route pour le repos une fois ce congrès achevé. Le parti se frayait une route vers l'indépendance, vers la liberté. Il brandirait des drapeaux, des flambeaux pour une cause qui pourrait être caduque le lendemain.

L'échec de ce système semblait clair pour Antoine. Mais ses pensées pesaient peu dans la balance des destins et des nations. On avait besoin des partis et de l'État parce qu'ils comblaient les vides laissés par les Rois décapités ou en chômage. Les dictateurs les remplaçaient dans certains pays, et ça ne donnait pas de meilleurs résultats.

Oui, le plus bel art, pratiqué sans hâte, désir de profit, sans reconnaissance et sans portée ne pouvait avoir de vrai impact. Il fallait parfois accepter de chausser les bottes de combat...

Chapitre 3

L'État de nature

(ou la Nature de l'État)

Si Sparte et Rome ont péri, quel État peut espérer de durer toujours
(Rousseau)

Natasha avait mal dormi, seulement 2 heures environ. Elle pensait à toutes les femmes ayant vécu avant elle.

Un grand voile servait à cacher la majeure partie de l'humanité.

Le rôle de la Femme.

La Femme avait essayé de se révolter, de crier son désespoir.

Mais on avait continué à la mépriser, la battre et la violer.

Certaines sœurs s'étaient unies et avaient crié leur fatigue et leur dégoût d'être traitées ainsi.

Les hommes avaient alors craint de perdre leur statut et leurs privilèges.

Et tous ensemble, malgré tout, ils avaient fait une révolution sexuelle.

Sartre et Beauvoir allaient crever bien des ballons roses et bleus.

Rousseau, bien avant eux, n'avait-il pas laissé sa progéniture aux «Enfants-trouvés»?

Les rapports homme/femme restaient encore des guerres de sape, des révolutions permanentes.

La Guerre des Sexes?

Natasha ne savait pas si la situation avait évoluée. La société était cloisonnée, la bourgeoisie complaisante dans son maintien du rôle de la mère de famille, la génération de Natasha était la première qui allait sortir du moule hérité de l'Amérique triomphante de la seconde guerre mondiale.

Bien des idées s'étaient éteintes sous les bottes des nazies, le modèle conservateur avait été de bon ton pendant 30 ans. Il avait fallu attendre les années 70 pour que les femmes décident de sortir de leur cocon.

Le libérateur de 45 n'avait pas été un libérateur pour les femmes, c'était un royaume du conformisme, le pays de la prohibition dans les années 30, le pays où l'avortement était pratiquement illégal. «Father knows best», cela pouvait résumer la philosophie de ces 30 ans.

Il avait fallu la révolte des années 60 aux États Unis pour que les choses bougent un peu.

Ces révolutionnaires s'étaient tout de même assagi dans les années 80 et 90, leurs enfants étaient adeptes de Ronald Reagan.

Les féministes extrémistes avaient aussi moins la cote, on ne brûlait plus les soutiens-gorge. Ces femmes ne devaient pas être ridiculisées pour autant, elles avaient accompli beaucoup pour leur sœurs.

Mais comment négocier, agir avec les hommes?

Les rapports entre hommes et femmes n'étaient pas loin des rapports de classes, dominants et dominés, possesseurs et exploités.

L'homme continuait de vivre avec la femme, pour le meilleur et le pire, trop souvent, la violence et la force s'invitent quand ils ne peuvent plus s'entendre.

Et il y avait eu le récent massacre de Polytechnique, il avait montré que malgré des avancées apparentes dans les domaines réservés aux hommes, il y avait des personnes qui ne pouvaient pas les accepter.

Et après cette grande révolution sexuelle et le rejet de la religion, les familles s'étaient mises à éclater.

Là où la femme endurait jusqu'à la mort un mari violent, infidèle, ou qu'elle n'aimait plus, elle pouvait désormais rebâtir sa vie.

Et pour cette génération, le modèle traditionnel, qui existait depuis des centaines d'années, avait volé en éclat.

La Femme était à un tournant de son existence.

*

Natasha avait défendu toutes les causes féministes, porté tous les drapeaux, participé à toutes les manifestations, mais nous n'étions plus en 1965. Les causes étaient diverses, multipliées, diluées.

Elle se considérait comme une nouvelle féministe, un peu moins virulente que ses prédécesseuses, mais tout aussi déterminée.

Parfois, elle se demandait si elle n'était pas trop extrémiste, et doutait du chemin qu'elle parcourait. Mais la vie aussi était ridicule, cette obsession de procréer, de porter des enfants, d'immobiliser la femme au foyer, de briser sa carrière.

Elle se trouvait sur l'arête du mouvement, sur la crête de la vague, en direction du creux de la prochaine? Elle n'était plus sûre de rien. Y avait-il une évolution? Quel était le but final de cette révolution sexuelle? Et que faire ensuite? Une fois que tous seraient égaux dans cette version du féminisme marxiste? Il devait y avoir un autre but.

Et le retour d'Antoine qui arrivait au moment de toutes ses remises en question, cela ne faisait qu'ajouter à la complexité de la situation. Il avait réveillé des blessures dans son esprit tourmenté. Au fond d'elle dormait le jeune fille qu'elle avait un jour été, une proie fragile née dans ce monde si dur des hommes. Son frère avait longtemps été son idole jusqu'à ce qu'il joigne la plus machiste des organisations.

Que représentait-il pour elle maintenant? Il avait quitté l'armée, donc une certaine conscience plutôt que de l'idéalisme comme elle. Elle pouvait définir son idéalisme comme un projet abstrait, utilisant des modèles mécaniques et limités, des théories qui s'appliquaient difficilement dans le monde réel.

Oui, elle était idéaliste.

La conscience de son frère, elle la voyait comme une observation des conditions existantes du monde, une contemplation reculée et distante, sans prise de position ou participation.

Cette analyse du monde supposait une acceptation de son état, au contraire de vouloir le modifier.

Son idéalisme entraînait donc en conflit avec la passivité de son frère, car cela voulait dire que l'on ne pourrait jamais améliorer le sort des femmes.

La conscience de son frère acceptait de façon plus harmonieuse les conditions de vie.

L'idéalisme pouvait provoquer la destruction et le chaos dans les structures sociales, mais Natasha ne pouvait accepter l'immobilisme.

Elle était une jolie femme, mais elle ne voulait pas jouer le jeu de l'amour. Il se transformait inévitablement en jeu de pouvoir et de contrôle.

Elle avait fini par se tirer du lit, s'était habillée, elle était sortie sur la rue.

Les gens passaient, les bras encombrés de paquets, les enfants tirant sur leur mère, le flot des voitures défilant sans fin. Toutes les luttes lui semblaient si lointaines devant ces scènes de vie si banales, et normales

Elle repensa à son frère. Pourrait-elle réussir à éprouver de l'amour fraternel pour lui, malgré ce qu'il était? Il était son frère, malgré tout.

Mais les hommes, tous les autres, géraient les pays et les doctrines.

Beaucoup de choses s'étaient passées au niveau mondial, qui influençaient la vie des humains. La chute de l'URSS, qui avait emmené des avancées pour les femmes malgré tous les mauvais côtés de son système, signifiait que la vision rétrograde des Américains reprendrait le dessus.

Elle sentait la fatigue qui l'envahissait, après toutes ces années de lutte, elle avait l'impression qu'il faudrait tout reprendre à zéro. Elle voyait des dogmes et des idoles tomber. Se trompait-elle d'idéologie, travaillait-elle vraiment pour le bien des femmes? Ces grandes crises montraient que l'on peut se tromper sur une idée, même si elle a paru vraie pendant des décennies.

Elle avait intimement lié sa vie privée et la recherche de justice sociale. Un vide occupait maintenant l'espace public, et il était progressivement rempli par la résurgence du nationalisme et la fascination capitaliste.

Elle avait cru en les idées, et elles fuyaient devant elle. Elle se disait qu'elle devait reparler à Antoine, ils se trouvaient tous les deux en rupture de ban de leur passé, de leur idéaux, le nouvel ordre mondial pointait son nez.

*

Dans la cossue maison d'Outremont, Judith avait rendu visite à son amie. Elles étaient dans la grande cuisine Isabelle regardait son amie et lui dit:

- Tu as de belles main Judith!

Celle-ci tendit les bras pour vérifier cette affirmation. Elle n'avait jamais vraiment porté attention à ce fait. C'était peut-être vrai, se dit-elle. Elle avait de longs doigts fins et délicats, des mains bien dessinées. Elle les retourna et soupira:

- Oui, peut-être, mais elles vont vieillir et rider toutes seules!

Isabelle sourit. Le temps avançait pour tous, les secondes s'égrenant sans relâche. Le lien entre le vieillissement et ce temps qui passait la frappa. Elle devrait se servir de ces mains pour créer, ou aimer. Les mains pouvaient tuer ou guérir, faire le bien ou le mal. On pouvait utiliser la multitude d'objets qui avaient été créé au cours des années, depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à l'ordinateur personnel, tout dépendait de ce que l'on voulait faire de nos forces vitales.

Chaque parcelle de temps qui passait l'éloignait de la jeunesse, rendant encore plus pressante la nécessité de faire le bien, d'aimer.

- Tu es rêveuse Judith.

- Il est difficile de savoir ce que l'on veut réellement faire dans la vie, de savoir qui on veut être.

La sonnerie de la porte se fit entendre, Isabelle alla ouvrir. C'était sa sœur cadette:

- Natasha, je suis contente de voir!

Elle s'embrassèrent.

- Judith est là, ça fait longtemps qu'elle ne t'avait pas vue.

Elle entrèrent dans la cuisine. Natasha avait les cheveux très noirs, courts, ébouriffés. Elle était tout le contraire des filles blondes et filiformes des magazines de mode, et cela lui était égal.

Trois femmes au parcours différent, chacune avec ses peines, ses joies et ses soucis, l'une en interrogation sur son rôle de femme et de mère, l'autre en questionnement sur la carrière et l'amour, la dernière, à l'avant garde de la lutte féministe.

Elles se rejoignaient toutes sur une chose cependant. Elles étaient toutes les 3 des femmes de cette génération qui peut-être un jour verraient des rapports plus égalitaires exister entre elles et les hommes, et parviendraient à exploiter toutes leurs capacités, sans contrainte.

Elles avaient aussi un autre lien, tenu celui là. Envers Antoine. Il était le représentant de ces hommes qui occupent les vies des femmes, méritent cette attention que tout temps, ces femmes, magnifiques, ont témoigné à la partie faible de la race humaine, les hommes.

Faible par ses défauts, immenses, occultant leurs qualités, commettant des actes de barbarie, des guerres, parlant grossièrement, mettant tous espoirs dans la science.

Et c'était ces hommes qui dirigeaient le monde.

*

Le chef de cabinet jeta le document de travail sur la table qu'occupait Antoine.

- Qu'est ce que c'est, ça? La politique du Parti privilégie les propriétaires, stigmatise les programmes sociaux? Ce n'est pas le congrès du parti communiste ici!

Antoine leva calmement la tête.

- On m'a engagé comme consultant, et demandé une analyse sur le programme du Parti, vous en faite ce que vous voulez après.

Le chef ragea:

- Mais d'où il sort? D'un monastère? Nous ne sommes pas dans une classe de philosophie! C'est la vraie vie ici, et le temps a passé. La justice sociale, c'est dépassé, c'est fini, c'était en 1973. Ce qui compte, c'est l'avenir, l'avenir économique du Québec.

Antoine lui dit:

- L'avenir du Québec? C'est une boîte de Pandore, ou un fourre-tout. J'ai vu plusieurs de ses hérauts avoir des mines basses après leurs déboires. Malenfant, les Coopérants, Lavalin, ça te dit quelque chose? On ne peut pas seulement tenir compte de l'argent et du Capital.

- Mais tout tes syndicats et tes gauchistes sont constituées de membres gras de la classe moyenne qui veut partir en vacances à Cuba. Ils n'en ont rien à faire de la lutte des classes. On parle de la vie réelle, pas de l'utopie. Le Québec doit avoir une économie forte et nous devons soutenir les entreprises si nous voulons faire l'indépendance. C'est ça que le député veut voir dans ses discours, c'est clair?

Antoine ne répondit pas. Il en avait eu assez. Il ramassa ses choses et quitta la permanence. Son sang bouillait. Il en avait assez des opportunistes, chaque jour qui passait minait le peu d'espoir qu'il avait en la cause nationale.

La chute de Québec Inc n'y avait pas été pour rien. Ses vieux sentiments humanistes le rappelaient doucement à l'ordre et il sentait plus que jamais le souffle glacé des gestionnaires. Au cœur de cette nouvelle tourmente financière, post guerre froide, il voyait leur visage impassible se repaître des cadavres des minables capitalistes québécois.

C'était le bœuf et la grenouille, sans ironie. La grenouille avait de nouveau éclaté. Antoine ne parvenait pas à imaginer un pays gouverné par des comptables. Depuis longtemps, les artistes avaient pris le relais du clergé et porté ce pays au bout de ses mots, de ses peintures. Ces mêmes artistes qui aujourd'hui acceptaient de se prostituer au plus offrant des 2 gouvernements. Il est dur de créer le ventre vide.

Les créateurs de rêves s'éteignaient, on les remplaçait par de pâles imitations d'Américains couverts de paillettes.

Au niveau syndical, on avait fait taire Michel Chartrand et on avait mis à sa place de sages syndiqués gestionnaires.

Il manquait une vision. Avant le nationalisme, il y avait une ferveur religieuse de la Nation, mais pas de volonté politique. Et maintenant que les vautours économiques rejoignent la cause nationale, les rêveurs étaient écartés.

Au fond de lui, Antoine pensait que la naissance d'une nation n'était autre qu'un creuset de sang d'où ne sortait qu'une chose, le racisme. La lutte actuelle des Québécois pour une structure nationale propre prenait l'allure d'une course de dinosaure.

L'idée de départ était pure et belle. Les calculs la souillaient, la pervertissaient. Mieux valait laisser aux philosophes et poètes la nation, elle n'ostracisait personne, n'accumulait pas de déficit, ne levait pas d'armée.

La nation créerait des opportunités, une loi serait votée, créant l'état naturel dans lequel naîtrait le nouvel Etat, un Grand Frère de plus.

Tant de mots, d'encre et de salive pour offrir un dernier rempart francophone contre la nature bestiale de l'homme. Mieux valait l'ineptie d'Ottawa que la suffisance de Québec.

Car la nation devait être libre, débarrassée des parements de l'état. Mais cette nation pouvait-elle exister, libre et sans intolérance? Tant qu'elle était rêvée, désirée, nourrie dans le sein des artistes par les paroles et l'art, elle l'était. Elle resterait grande et l'on envierait ses bienfaits pour les siècles à venir...

Mais comme toutes les grandes idées, son application, sa réalisation, se produiraient dans un monde réel, un monde souvent sans rapport avec l'idée originale. Aucun humain ne voit les choses identiques à son voisin, et tout compromis laisse des traces sur l'orgueil...

Quelle est cette chose, dans ce cas, qui fait la fierté d'un peuple? Sa mémoire collective? Les histoires qu'elle se raconte? Ce ne sont pas les patriotes morts sous les balles anglaises qui comptaient vraiment, c'était leur mort tragique et inévitable qui soudait notre avenir. On pouvait avoir des doutes que le libéral défroqué qu'était René Lévesque fasse jamais l'indépendance de son vivant.

Mais mort, quelle ampleur il aura pris. Il n'était plus le vieux lion usé, et rusé, virant à droite quand cela était nécessaire, coupant 20% de salaire aux enfants gâtés. Il restait un populiste adulé, un homme qui avait quand même su lever la tête et vaincre le réflexe de soumission inné chez notre peuple, craintif face à l'éternel vainqueur, l'Anglo-Saxon.

Donc les artistes pouvaient offrir de biens grandes phrases, des expressions emphatiques sur la grandeur du Québécois moyen, sa supposée largesse d'esprit,

son ouverture sur le monde. En était-il conscient? Que désirait-il vraiment, cet homme du peuple? Du pain et des jeux de loterie, les considérations philosophiques n'étaient pas monnaie courante, il ne se gênait pour les décrier, pour écraser ceux qui avaient une opinion divergente du «gros bon sens».

Le chef de cabinet voulait donc utiliser ces émotions, ces pensées éparses qui un jour se fondent en masses. Des masses et non des mouvements. Ces masses qui un jour brisent les structures fragiles des princes et des notables, des rois et des empereurs. Ces révolutions sont rarement contrôlées, mais finissent par nourrir plus des opportunistes spectateurs que les acteurs originaux.

Parfois quelque fol illuminé réussira à les endiguer, à préciser des cibles, à faire vibrer cet appel ancien à la curée. C'est malheureusement un des seuls emprunts que l'homme aura fait à la structure des loups.

*

Antoine avait une jolie surprise en se réveillant, le matin précédant la date fatidique de son anniversaire. Lui, qui avait fêté l'arrivée de sa majorité dans une tranchee, et pour qui ce jour n'était souvent qu'un rappel de son entrée dans ce triste monde, avait été ravi.

Sa petite sœur, qu'il chérissait plus que sa morne existence, lui avait téléphoné. Lui, le vieil ours, le solitaire, le mal aimé, s'était réjoui d'entendre la voix cassée de sa sœur l'invitant à une petite fête.

Il en tremblait presque. Il pensait être dénué de sentiments, se complaisait à le croire. Il se voyait dur et impassible, se sentait seul et usé. Il était encore jeune, mais amer. Amer de ce que l'homme, de tout les temps, avait pourchassé et tué les autres, avait ignoré la vraie justice et la vérité.

Ses parents avaient à l'occasion monté des simulacres de réceptions pour ses anniversaires. Après ces expériences, froides et désastreuses, il n'avait pas voulu les répéter, il disparaissait de chez lui dès que la date fatidique revenait le hanter de ses chiffres.

Il devait y accorder de l'importance pourtant. Comment eût-il pu en être autrement? C'était la date de sa naissance dans ce monde, une journée où ceux qui vous aimaient se réunissaient afin de célébrer votre arrivée dans la réalité.

Et aujourd'hui, en cette année où il essayait d'oublier ce jour de solitude infligé, sa sœur chérie, et sa grande sœur, l'avaient invité. Pour renouer les liens fragiles qu'il avait maladroitement tenté de renouer?

Il sentit les larmes monter à ses yeux, il pouvait pleurer, il était seul. Il était entouré de tous les derniers jouets technologiques servant à communiquer, mais il était seul.

Mais il ne serait pas seul pour son anniversaire.

Il se présenta le lendemain chez sa sœur, joliment décoré de ballons et de rubans.

Un soleil pâle mais chaud avait chauffé son parcours, l'air sentait bon.

Il avait souvent parcouru des sentiers moins lumineux, il était un être sensible endurci par les revers de la vie et les coups des autres écoliers; trop souvent dans sa vie, il avait été rejeté, méprisé.

Et on le célébrait.

Il appuya sur la sonnerie, une autre surprise l'attendait. Judith lui avait ouvert la porte.

- Joyeux anniversaire Antoine!

Elle lui fit l'accolade.

Il fut heureux de sentir sa joue fraîche contre sa peau, il vit ses deux sœurs dans l'encoignure de la porte. Il leur dit à toute les 3:

- Vous êtes magnifiques!

Cela était un bon coup d'État.

2^e Partie

Intuition

Chapitre 4

Quelle pensée?

Je me méfie de tous faiseurs de système et les évite. L'esprit de système est un manque de probité.

(Nietzsche)

Elle avançait distraitement sous une pluie battante. La pluie lui rappelait bien des souvenirs. Elle pensait avec nostalgie aux jours passés, au temps de l'enfance.

Elle se souvenait d'un après midi d'été, les trombes d'eau battaient le pavé, mouillant les passants et gorgeant les feuilles avides d'humidité. Ce moment exact lui revenait à l'esprit.

Sous la pluie, la ville prenait un air plus vivant. Tout était si artificiel, facile, carré, sous le soleil brûlant, si facile à comprendre.

Au contraire, les gouttes d'eau frappant les vitrines en juillet amenait un gaieté particulière, un sentiment diffus d'irrévérence, une sensation que rien n'était immobile et prévisible, contrairement à l'œil pesant du tout-puissant Soleil.

L'élément liquide et clandestin prenait des jours à se préparer, masquant l'imperturbable course de l'astre solaire. Il emportait les traces de sécheresse et la douleur laissées sur les êtres et les animaux, sur les arbres et les champs. Le Soleil donnait la vie, l'eau la faisait croître.

Quel charme ineffable avait ce sommeil bercé par une pluie lourde tintant lourdement sur le toit, battant la mesure sans relâche, enveloppant les membres d'un écrin de velours! La pluie était imprévisible, sournoise, elle virevoltait, tournoyait, emportant dans sa course les souvenirs pour les propulser un peu plus loin.

Les frêles épaules de Judith étaient tendues, ses pensées s'étaient obscurcies soudainement, sans raison apparente. Elle observait les passants d'un air craintif. Chacun d'eux portait sa ration de haine, sa capacité de violence, prête à exploser en tout temps. Elle aurait voulu tout à coup courir devant eux, les prier à genoux que tout cela finisse et que l'on libère l'humain. On l'eût sûrement enfermé.

Son esprit se questionnait sur l'hypothétique avancée du progrès, sur les cancers de l'avarice, de l'envie et de la méchanceté.

La plèbe. C'était cela pour elle, la démocratie. Une masse beuglante, suivant quelques illuminés affamés de pouvoir. Les vrais dirigeants étaient ceux qui restaient anonymes, sans avoir besoin de reconnaissance d'être supportés par les masses avinées. Ces dirigeants sortaient parfois de leur repaire, tels De Gaulle ou Cincinnatus, pour y retourner une fois leur devoir accompli; loin des hypocrites et des courbettes, des obséquieux, des chiens, des cours et des parlements.

La politique se nourrit du sang du peuple, de son énergie. Le sage, ou le fou, l'alimentent en idées. Le vrai progrès ne s'accomplit pas par la science, avec son cortège constant de désastres écologiques, il s'accomplit par le travail sur l'esprit, la réflexion et la pensée.

Où était on rendu? Judith voyait les croisades de la masse contre les intellectuels. De tout temps, ils avaient été lapidés, disséqués, brûlés ou torturés, par les inquisiteurs et les juges, les éditorialistes.

C'était le même réflexe qu'avaient les dictatures de droite ou de gauche, s'attaquant aux humains pour détruire leurs idées. Mais contrairement aux êtres, les idées étaient éternelles.

Il y a deux grandes forces qui stimulent et motivent les humains: le désir et le devoir. Ceux qui suivent la première semblent venus sur cette terre pour y chercher avant tout le plaisir. Ils recherchent les plaisirs sexuels et physiques, ils sont motivés par leur bonheur personnel, leur réussite, leur propre satisfaction. Ils peuvent être égoïstes et individualistes.

Ceux poussés par le devoir semblent portés vers l'accomplissement social, vers la défense des vertus, vers les autres. Ils s'effacent souvent devant le groupe, devant le besoin du plus grand nombre. Mais ils peuvent être plus cartésien et obsédés de logique.

Antoine incarnait le type pur de l'homme préoccupé par le devoir, avec les inconvénients que cela comportait. Elle se sentait attirée par lui, mais il y avait cette froideur en lui. Il devait avoir refoulé beaucoup de choses, incluant la

sexualité. Elle ne voulait pas découvrir qu'il était alcoolique, pervers, ou un batteur de femme.

Il aurait été séduisant si un léger sourire avait éclairci son visage trop souvent sérieux et fermé. Son attitude était claire pour elle, il intellectualisait pour mieux cacher ses émotions. Réflexe classique des hommes.

En cette ère de promiscuité sexuelle, on n'accordait plus une grande place à la séduction et au romantisme, pour peu que ces mots aient encore un sens. Judith avait passé sa vie à jauger ses amoureux, les trouvant tous plus futile les uns que les autres. Après que les outrances des Ginos à Corvette et des coupes Longueuil soient passées, il ne restait plus beaucoup de grandeur dans l'amour.

Il y en avait peu avant, l'amour courtois était l'apanage des nobles ayant du temps à perdre, et toutes les héroïnes de Jane Austen se pâmaient au faite de l'empire britannique. Mais tout était à découvert maintenant, on négociait des contrats d'amour, l'acte charnel n'était plus que la satisfaction temporaire d'un besoin irritant. L'amour était devenu trivial.

La lucidité de Judith la freinait. La révolution lui avait lié les mains en quelque sorte. Sa féminité la rappelait à l'ordre malgré les slogans en vigueur. Elle reconnaissait les acquis des femmes mais croyait qu'il fallait poser un geste pour aller plus loin. Elle ne se définissait pas comme féministe, seulement comme femme.

La tendresse et le désir de séduction était présent parfois, mais elle n'osait pas aborder cela avec les femmes plus libérées, elle craignait de passer pour une rétrograde. Dans tous les domaines, il y avait des inquisiteurs.

Elle ne voulait pas subir une nouvelle orthodoxie, elle se disait qu'elle se laisserait aller à ses sentiments.

*

Une odeur de scandale flottait devant l'immense salle de réunion où les ministres des affaires intergouvernementales provinciales s'affairaient à recoller les morceaux disparates d'un pays créé à la hâte en 1867.

Antoine y avait été envoyé pour seconder le représentant du parti. On lui avait pardonné ses mémoires gauchisants.

Quel paradoxe de voir un gouvernement dit fédéraliste tel le Parti Libéral négocier des pouvoirs séparés pour le Québec. Cela n'était il pas le rôle du Parti Québécois?

Il se sentait loin à Ottawa. Il n'aimait pas cette ville calme et rectiligne. Il y régnait une odeur de sainteté, il devait admettre qu'il était surpris à chaque fois qu'une automobile lui cédait le passage au carrefour. Ce n'était vraiment pas Montréal!

Il étudiait avec intérêt les sculptures néo-gothiques du Parlement où des générations de Canadiens français et de Québécois s'étaient évertués à défendre leur ascendance.

Il y avait une passion dans cette défense. Mais ce n'était pas celle suscitée par les débats sur la séparation des pouvoirs qui le préoccupait. Son sang ne bouillait pas pour la fédération canadienne, ou pour ces anglos hautains qui avaient trop longtemps humiliés les colons oubliés de la Nouvelle-France.

Il pensait à la jolie Judith. Il sentait qu'elle aurait le pouvoir de guérir les plaies profondes qu'il portait en lui. Il se sentait si ridicule en même temps, les penseurs communistes l'auraient taxé d'amour bourgeois.

Il avait lu Marx, il admirait encore cette analyse économique si brillante et si pure, si claire dans son analyse de la structure financière capitaliste. Il abhorrait donc autant cette haute bourgeoisie anglophone que ces Québécois qui voulaient les remplacer.

Dire qu'il avait juré un serment de fidélité à la reine Elizabeth quand il était devenu soldat! Paradoxe encore!

Il repensait à son départ de cette armée de colonisés, sa fierté, terrassant un rêve que son père autoritaire et borné avait fait naître. Cela avait été sa première victoire sur un être qui se croyait exceptionnel, mais qui en fait n'était qu'un tyran égocentrique et alcoolique.

Son cœur ne cessait de se serrer. Il haïssait les imbéciles qui se pressaient au pied de l'immense tour du Parlement, noyée comme toujours sous le ciel gris et fade de la capitale nationale.

«Ce sont nos passions qui font de nous des humains, pensa Antoine. Pas des réflexes conditionnés, de l'entraînement. Les démesures, les hystéries, les guerres, les tueries déterminent le vrai visage de la société.»

Sans raison. La Raison était une grande illusion. Le lieutenant Spock et le docteur Spock n'avaient qu'à se récuser, la Raison et l'antimorale avaient échoués. Ce grand mot derrière lequel s'étaient pavanés moult politiciens, le prince, son conseiller et son avocat était un masque, une façade convenable, un mirador arborant la croix gammée.

La normalité et le conformisme étaient les buts des masses prolétariennes branchées. On vendait du Gucci dans les pages du «Libération». Et de quoi nous libérait ce journal à la fin du siècle? De la vague de néo-libéralisme et du capitalisme sauvage qui avait rejoint son bureau de rédaction, autorisant des photos léchées de carnages ou de scandales sexuels?

C'était un constat, l'humain était seul sur son rocher, et le premier étranger à y poser le pied resterait un étranger, soumis à un règne établi. Camus et Sartre ne se trompaient pas.

Vidé émotionnellement par ces pensées, Antoine quitta, sa fuite de la capitale grise et morne, aidée par une course effrénée sur l'autoroute laide le menant vers le Québec.

Il ne put s'empêcher de conduire distraitemment vers Montréal, la route l'y conduisant en ligne droite.

Il y allait sous des trombes d'eau qui battaient l'asphalte craquelée. Elles frappaient les cotés de la voiture, bruissantes et acérées comme des violons, masquant le bruit du moteur.

Il sentait un vide immense, ce spleen qui mène les hommes vers la bouteille et l'errance. Il ne vivrait pas ces fins de nuits en des contrées inconnues, l'aube se levait sur ses illusions évanouies.

Il préférait le jour. Il persévérait dans sa vie triste et monotone, se couchait tôt, parlait peu, contemplant avec interrogation les gens partir pour le travail, le regard vide, endettés jusqu'au cou par leurs paiements de voitures.

Il menait une vie calme, reculée. Il disposait d'une morale stricte qui l'avait fausement mené à croire qu'il supporterait la vie militaire. Il aimait la vie, le sourire de ses sœurs, les bruits de la journée, mais il ne parvenait pas à *aimer*. Ses pas se heurtaient à un mur invisible, les mots ne passaient pas le seuil de ses lèvres.

Aimer, cela seul lui paraissait noble désormais.

Une douleur sourde martelait sa tête. Pourquoi ne parvenait-il pas à coordonner ses actes et ses pensées? Était-ce le mur d'acier derrière lequel on l'avait «élevé»? Il avait ce mot en horreur. Comme des chiens. On élevait les enfants à coup d'humiliation, d'omission et d'abus de force.

Il se rendit à la demeure de Judith. Il était inconfortable, ces gestes, les paroles, l'approche lui demandait un effort surhumain. Il craignait le rejet, une mauvaise interprétation.

Oserait-il? Il ne se décidait pas. Le hasard l'aida, il l'aperçut sortant de chez elle et fermant la porte. Il était confus, il ne voulait pas la déranger, mais elle se retourna et elle vit Antoine empêtré dans la ceinture de sécurité. Un large sourire éclaira son visage, elle s'avança vers lui en le saluant de la main.

- Antoine, bonjour! C'est une surprise de te voir!

Sa réaction rassura le jeune homme qui se sentait ridicule. Il s'extirpa de la boîte de métal lui servant de mode de transport.

- Je reviens d'Ottawa, je pensais à toi, je voulais te voir...

Elle sourit encore.

- Je sortais me chercher un latte, tu viens avec moi?

Autour d'eux, derrière, en eux, la ville se dessinait. Elle avait revêtu des atours de récession. La pollution crevait les poumons, des arbres essayaient vaguement d'y survivre le long des boulevards, limités à 1m³ de terre.

Les humains de se portaient pas mieux. Mis à la rue par les licenciements, par les drogues ou le jeu, les mendiants étaient écrasés par un régime de vie mené à toute vitesse. Oubliés de leur famille, parents ou amis. Certains avaient cru aux reflets des paillettes d'or, mais la productivité permanente avait brisé leur âme. Ils erraient, les mains gonflées, l'œil à la dérive, symptômes de l'échec d'un monde, le monde libre, vainqueur du communisme.

On pouvait voir ces signes, sur les murs chiffrés de la Bourse, sur la tour BNP, du Montréal Trust. Sans qu'on puisse les effacer. Un homme seul ne pouvait redresser tous les torts.

Mais ces horribles torts, ces crasseuses malversations, ces ignobles complots, toutes les manigances et les génocides existaient encore, malgré la victoire du monde libre.

Malgré toutes les campagnes menés par les justes, malgré les efforts, on tirait encore sur les gens, on torturait, on envahissait pour du pétrole. L'univers était-il plus pacifique avant le nazisme ou après le communisme

Antoine voyait ces images défiler devant ses yeux

- Me trouves tu insensible?, demanda-t-il soudainement à Judith.

Elle tournait la cuillère dans son bol de café, songeuse.

- C'est bizarre, nous en parlions avec tes sœurs l'autre jour.

Il répondit sourdement.

- Je n'ai jamais parlé beaucoup de cela, même avec elles.

Elle sentait la tension qui l'habitait, son corps était droit et raide. Elle aurait voulu lui faire comprendre qu'il pouvait lui faire confiance. Pourrait il s'ouvrir à elle plus qu'à ses sœurs?

- Je sais ce que l'on pense de moi. J'ai appris à l'école de la vie, elle n'est pas tendre pour les êtres sensibles, il vaut mieux se protéger. Depuis la nuit des temps, l'homme viole et tue, les lois gravées dans la pierre n'ont rien faits pour changer ça.

Elle posa doucement sa main sur sa nuque. Il avait baissé la tête, le contact de la main fraîche l'avait sorti de sa torpeur;

- Tu dois être triste à penser ainsi. Tu ne peux pas être un sauveur et porter tous les malheurs. Porter les tiens dois te suffire, celle des gens que tu aimes, mais pas toutes.

Il dit:

- Je n'ai jamais pu me résigner à agir que sur ma propre existence. Mais pour penser aux autres, il faut les aimer, les apprécier. C'est plus difficile. A travers les échecs, on devient dur, une carapace se forme. Il faut être plus durs que ceux qui le sont pour passer au travers.

- C'est ce qui t'a attiré vers l'armée?

Il réfléchit un moment:

- Je crois que oui. Il y a un besoin de dépassement dans cette carrière. Je n'avais pas envie d'une vie normale, j'ai toujours pensé que je ne serais un quelconque inconnu. Mais après un certain temps, je me suis aperçu que je n'avais rien de spécial.

Le café était bondé. Des étudiants faisaient la queue, bardés de sacs remplis de livres.

- A l'école primaire, j'étais souvent seul, poursuivit-il, on me harcelait, j'étais différent, je crois. J'étais fier, on ne pouvait pas me diriger. J'ai compris plus tard dans ma vie que l'homme qui veut s'accomplir doit pouvoir décider de son sort par lui-même.

Il secoua la tête:

- Bon, j'en ai assez de parler de moi. Je te remercie pour ton écoute, c'est différent de monologuer.

Elle lui sourit.

- Je t'aime, tu sais. Alors, ça me fait plaisir de t'écouter. J'en ai parlé avec tes sœurs, je leur parle souvent de toi depuis qu'Isa et moi t'avons visité. J'aurais envie de discuter avec toi aussi souvent que tu en auras besoin.

Elle s'arrêta. Il se contenta de saisir sa main, un peu surpris.

- C'est vrai? Comment peux-on m'aimer? Je ne fais pas grand-chose pour que cela arrive. Et on dirait que ce mot a été tellement utilisé qu'il a perdu sa valeur.

Elle le regarda dans les yeux:

- Et tu ne crois pas les mots quand je les dis?

Il baissa le regard, gêné:

- Pardonne-moi, non, je le crois.

Elle lui dit:

- Pourquoi serais-je si dur d'aimer? Tu pourrais essayer de vivre un peu au lieu de cultiver un idéal absolu, de ne penser qu'aux idées, et négliger les êtres qui t'entourent! Je crois que tu es bon, sensible, mais ta peur des autres t'empêche sur l'amour que tu pourrais leur témoigner.

Il fixait la rue à travers la grande vitrine du café, la rue fourmillait de passants et de vie. Il n'était qu'un puéril être, maillon d'une chaîne qui se déroule depuis la nuit des temps. Il craignait de répéter les erreurs commises avant, quand l'amour se transformait en indifférence ou pire, en rejet.

- J'ai peur de blesser les gens, ou de les décevoir.

Elle lui répondit:

- Tu as peur de me blesser si tu ne m'aimes pas?

Il dit:

- Non, non, je ne crois pas, c'est comme si j'avais tellement élevé de barrières que je ne sais pas ce que ce mot veut dire.

Elle mordait ses lèvres:

- Je crois que c'est une des choses qui reste aux gens, pouvoir aimer. Pas comme dans les films ou dans les romans à l'eau de rose. Non, je vois l'amour dans le quotidien, même mille fois répété, la première nuit, mais toutes les suivantes aussi. C'est choisir de ne pas vivre les émotions laides, mauvaises et envieuses, celles des jalousies, des haines et des rancœurs. Tu peux te jucher sur un nuage esthétique ou philosophique, mais cela ne m'empêchera de ressentir ce que je ressens pour toi.

Elle se leva, elle se sentait un peu idiote de sa déclaration, et de sa réaction, mais cela restait dans son caractère.

- Je vais rentrer.

Il se leva à son tour et sortit du café avec elle, lui disant:

- Attends, excuse moi, comme toujours, je suis maladroit.

Il l'aimait aussi, mais les mots pour l'exprimer ne sortaient pas de sa bouche.

- Je te raccompagnes.

Elle accepta sans dire un mot, ils marchèrent vers sa maison. A mi-chemin, il lui avait mit la main sur le bras pour l'arrêter. Il l'avait doucement serré contre lui, et l'avait délicatement embrassé.

«Journal de Judith

Tu vois mon chéri, je crois que dans l'univers il y a 2 voies que l'on peut suivre. L'amour, ou le pouvoir, les idées, la carrière, des choses très abstraites. Une fois ce choix fait, c'est une damnation, on ne peut pas s'en sortir. Dis toi seulement que l'un d'eux conduit à la vie, souvent la joie, jamais la solitude, alors que le second ne fait que semer le désordre et l'incompréhension, laissant la vie désincarnée.

Montréal, le 20 août»

Chapitre 5

L'Empereur

La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens

(Clausewitz)

De ceux qui sont devenus princes par des scélératesses

(Machiavel)

- Je n'aime pas gens qui parlent pour plus d'une personne à la fois, dit Antoine.

Le Parti frôlait le Pouvoir, mais celui-ci lui échappait de peu au gré du vent des sondages.

- La démocratie, c'est la masse. Elle est ignorante et malléable. Tout ce qui la fait frémir sont les crimes, les batailles, le sport. C'est un grand mythe, la démocratie mon cher Patrick, dit Bertrand, qui était un grand contributeur au parti.

Leur table était situé dans un coin reculé du restaurant. Des bouteilles vides de Château Siran bloquaient les gesticulations de Patrick.

- Il t'est facile, il me semble, de démolir la démocratie, assis devant un bon vin, sans avoir la peur aux coins des rues, sans un uniforme ou un pillard qui t'y attend. Je crois que ton problème véritable, c'est le manque de causes nobles. Tes nerfs s'émeussent dans la paix. Je trouve cela dangereux.

Bertrand reprit:

- C'est votre problème à vous, les politiques, de croire à ce que vous rêvez. Tu vois, je regrette presque l'ère des yuppies à montre Rolex et à BMW, parce que maintenant, c'est l'ère de la pauvreté. Où est rendu le projet des années 60? Où sont passés tout les pacifistes et leur beau utopie? Le problème vient du fait que l'on est confronté dans la vie à de vrais problèmes, et les théories ne sont que des mirages. La réalité est que le progrès n'existe pas, tout ce qui est clamé est:

«Votes pour moi, je suis le meilleur». L'exercice de la démocratie est une aberration qui perdure depuis la Grèce antique à nos jours

Patrick dit:

- La république était une amélioration par rapport à la royauté...
- Vraiment?, fit Antoine, tu le crois vraiment? Nous allons sortir d'ici tel Catilina et ses conjurés, nous nous demanderons si nous pouvons agir sur la société, comment mener la prochaine révolution? Mais c'est tout ce que nous ferons, y penser. Nous avons pourtant beaucoup à accomplir.
- Il faut améliorer la société, lança Patrick.
- Nous devons nous améliorer d'abord, siffla Antoine.
- Mais ce sont des chimères vos histoires, dit Bernard, ce sont des cartes de souhait de pharmacie, la masse silencieuse, c'est une forêt qui bouge au gré du vent, muette et immobile.

Antoine saisit son verre de vin et le porta à ses lèvres, savourant le liquide vermeil, il y avait un voile devant ses yeux. Il pensait aux aventures manquées et aux idées prophétiques. Qui pouvait expliquer l'esprit humain? La méchanceté y côtoyait la grandeur. Et il y avait de la grandeur aussi dans les êtres anonymes qui formaient la masse, il ne croyait pas qu'elle était bête et stupide, il y avait quelque grandeur dans cette union de milliers de volontés.

Le restaurant était une scène. Avec ses acteurs qui jouaient leur rôle. Chacun ne s'interrogeait pas sur ses lignes de texte, chacun jouait comme il pensait qu'il le devait. Ils ne se questionnaient pas sur la finalité, mais plus sur le moyen de s'y rendre.

Antoine reposa délicatement le verre sur la table, le vin dansa légèrement d'un bord à l'autre du contenant de cristal.

- Tant de mots, toutes ces histoires que nous répétons par bêtise. Quelques histoires brillent dans notre firmament, quelques rares génies à la vie troublée. Pour combien de gens sans histoire, habitant Laval ou Longueuil, attendant pour traverser un pont?

Patrick dit:

- Mon pauvre Antoine, toujours dans les hyperboles.

- Non, je ne crois pas, une chose qui est vraie, c'est l'art de la création. Je glorifie le paysan qui fait pousser un champ de blé.

Patrick grimaça :

- Tu vas te mettre à l'agriculture maintenant?

Antoine baissa la tête et la releva :

- Je n'ai jamais douté de ma vie Patrick, ma vie est droite comme la transcanadienne.

- Qui traverse 3 provinces de blé en passant...

- Arrête de m'embêter, je veux dire que je crois aux idées et à l'art.

- Oui, tu as eu une vie palpitante avec ces idées, mais tes seuls trophées amoureux sont des maximes glanées dans des livres de philo que personne ne lit, dit Patrick.

Il but à son tour, puis Patrick dit :

- C'est une ère médiocre, et j'en suis. Ça ne m'empêche pas de croire au Québec.

- Que ferons nous après?, demanda Antoine.

- Après? Nous aurons notre pays, nous le bâtirons. Nous avancerons.

Antoine était songeur :

- Moi, je crois à la beauté, je revois la scène finale de «Citizen Kane» quand le magnat se retrouve seul dans son palace plein de statues. Je crois en ces femmes belles et si pleines d'amour, maltraitées par les hommes. La violence est étatisée, et personnelle. Je combattrai toute ma vie le fascisme et ces forces noires qui ont obscurci notre âge d'or. J'ai vécu cette violence enfant, je crois avoir compris l'essence de l'être humain à ce moment. Jamais personne ne me dictera ma conscience, pas un président ou un dictateur. Ma vie sera dénuée de remords, et je serai toujours libre!

- Tu es plus verbeux que de Gaulle, dit Patrick.

- Ce doit pourtant être un de tes modèles. Donnez moi le pouvoir, mes agneaux, donnez moi l'anneau, il semble si lourd à porter à votre cou. Je saurai vous diriger...

Patrick le coupa :

- C'est un repli total sur soi que tu veux? L'anarchie, la dégénérescence sociale?

- Non, dit Antoine, non, je ne prône rien, je ne veux pas voir ma photo sur une affiche électorale, je veux que l'on taise mon nom. Je veux seulement une maison qui sente bon la cuisine, où on entend des rires. Je ne demande pas plus à la vie, la gloire ne m'attire pas.

- Après le fermier, le père au foyer? Venant de ta part, j'ai des doutes, le vin est fort, dit Patrick.

Antoine sentait en effet la sensation d'ivresse se répandre dans son corps. On ne pensait pas de la même façon, on disait des choses que d'habitude on cachait. Il se disait qu'en amour cela pourrait être la même chose. Il n'avait jamais cru en l'amour, il croyait en les idées.

- Je suis loin d'être un mystique, Patrick, mais je crois que nous sommes passés à côté d'un foutu paquet de choses. Les religions ont contribué à leur propre déchéance. Les curés et les imans parlent au nom des autres, sans leur consentement. Je crois que chaque être possède sa vérité.

- C'est une glorification de l'individualisme que tu fais, dit Patrick.

Antoine se leva pour quitter le restaurant, souriant à la volée :

- Mais je SUIS un individu!

*

Isabelle traînait ce matin. Elle regardait distraitement Mulroney qui annonçait ses promesses constitutionnelles à une horde de journalistes.

Les filles étaient sorties avec Philippe. Elle se mit devant le grand miroir de la chambre, repoussant une mèche de cheveux rebelle.

Elle entendait le reporter derrière elle décrire comment le grand loup canadien et fédéraliste allait remettre le grappin sur la brebis noire du troupeau.

Le retour d'image n'était pas flatteur se disait-elle. C'était le regard d'une femme de la fin du second millénaire après Jésus Christ, vivant parmi ses consœurs tellement préoccupée par leur apparence.

Elle semblait loin la révolte d'hier quand on voyait les photos branchées du Elle ou du Paris Match, quand la vie sexuelle de Stéphanie de Monaco pesait plus dans le cœur de la ménagère que la chute du communisme.

D'ailleurs, qu'il y ait encore des femmes au foyer était une infamie. Mais est-ce que gagner sa vie emmenait plus le bonheur? Isabelle en doutait. La fonction occupée déterminait le rang social de la travailleuse.

La femme avait elle encore le temps d'aimer, son conjoint, ses enfants, son travail?

La réécriture effrénée des valeurs vidait les âmes. Les femmes devaient tout réussir maintenant, on les bombardait de chiffres et de statistiques.

- Les actuaires sont tous de beaux salauds, pensa-t-elle en mordant dans une pomme.

Et Judith qui s'était entichée de cet imbécile d'Antoine. Un beau pétrin, sa meilleure amie et son frère, il aurait dû rester en Alberta!

Allaient ils se rejoindre, créer des liens durables? Plus que les siens elle espérait.

Son amie devait passer la voir.

- Tu es encore en contemplation de tes tableaux, lui lança son amie en enlevant son manteau.

Isabelle fit une grimace à son amie.

- Je pense que le rejet des sujets religieux dans la peinture est un moment marquant de l'histoire de l'art.

Judith sourit:

- L'art prolétaire ensuite, les affiches des paysans et ouvriers?

- Sois sérieuse, c'est une critique rationnelle, dit son amie.

Judith souffla et répondit:

- Pff, laisse moi avec ça.

Elle lui sauta au cou:

- Isa, embrasse moi, je suis amoureuse.

- J'en ai bien peur.

- De ton frère.

- Je sais.

- Comment tu sais?

Elle rayonnait:

- Je suis heureuse.

- Peut on être heureuse, aujourd'hui?

- C'est tout ce qui nous reste. Personne n'a jamais compris cette évidence.

- Qui veut comprendre ceux qui se compliquent la vie?

- Pas compliqué, tu as deux choix, la révolte ou l'acceptation.

- Est-il gentil avec toi?

- Isa, c'est ton frère!

- Je le connais et j'ignore qui il est.

- C'est la pudeur des âmes sensibles qui l'a conduit à être dur.

- Peut on être sensible et dur, c'est contradictoire.

- C'est le problème de tous les hommes. Ils aiment, mais il y a aussi beaucoup de haine, alors ils se ferment aux autres. Les femmes, je crois, passent leur vie à essayer d'aimer.

- Il va te contaminer avec ses idées sombres.

- Non, je ne crois pas, il ne faut pas vivre sa vie de façon fade et sans grandeur, il faut être exceptionnel, si l'on peut.

Isabelle mit sa robe de chambre comme une toge de tragédienne:

- Quelle vie, qui ne mérite pas d'être grandiose?

Judith dit:

- Si l'on peut être exceptionnel, on se doit de l'être. Je n'aime pas la tiédeur, l'entre-deux-eaux, l'indécision. Je veux du faste, de la passion, un chemin à suivre.

- Même s'il mène à la falaise? Les hommes comme mon frère existent depuis le début de l'histoire. Ils ont été parfois les maîtres d'œuvre des plus grandes erreurs de l'histoire. Par bonté, ils ont cru en leurs idées. D'autres les ont trahis. On croit à chaque ère que la suivante sera meilleure. Pourtant, nous ne faisons que remplacer les idoles ou les théories. L'espace a remplacé Jérusalem, la Lune a remplacé la Chine, les lieux saints ou les destinations exotiques ont seulement été modifiées. Non, cette ère et tous ses penseurs prétentieux seront remplacés d'ici peu par d'autres récits ou fabulations.

Judith fit la moue:

- Et l'amour? Tu ne parles pas d'amour, tu es comme ton frère, rien que de concepts et des abstractions. Rien de réel. Rien que des grands mots.

- Parce que les petits sont trop utilisés, coupa Isabelle. C'est toi qui me parlais de grandeur, la ferveur au fond des yeux. Tu ne demandais qu'à croire, parce que tu te sens vide comme tous les autres. Les modernes ne croient à rien.

- Tu crois à la religion dans ce cas?

- Je pourrais croire à un Dieu qui soit au dessus des religions, parce que les religions disent toutes posséder la vérité.

- C'est loin de l'amour encore.

- Ce monde est loin de l'amour, ma chérie. Je ne peux plus entendre ce mot. Paix aussi. Les curés bêlaient amour, pardon et repentir du haut de leur chaire. Derrière l'autel ils s'envoyaient les bonnes et les garçons de messe. Bel exemple!

- Il existe pourtant.

- Oui, mais il ne faut pas en parler, il faut le laisser vivre. Il perd son essence quand on le dissèque et qu'on le célèbre sur tout les tons, et qu'on ne le *sent* pas vraiment.

- Ce n'est pas tuer l'amour que d'en parler.

- Quand on est en train de parler de quelque chose, on ne le vit pas.

Judith soupira :

- On ne pourrait plus s'exprimer dans ton monde Isa.

- Mes oreilles ont tout entendu, mes yeux tout vu, ou presque. J'en ai déduit que mon seul désir est de prendre soin de mes filles.

- Tu vois, c'est de l'amour.

Isabelle baissa la tête :

- Bon, peut-être.

Judith s'approcha :

- Arrête ton sermon et donne moi ta bénédiction, prêtresse Isa.

Le visage de son amie s'illumina :

- Tu es si gentille, j'ai peur qu'il blesse tes ailes de petite fée.

- Je ne suis pas si fragile.

Le bruit strident des freins d'un véhicule coupa leur discussion. Isabelle tourna la tête avec lassitude.

- Je sais.

Le quartier respirait le calme, les machinations politiques et les calculs semblaient impossibles. Tout comme les tortures métaphysiques d'âmes esseulées. Certains pensaient trop, d'autre pas assez, c'était ainsi depuis que l'humain pensait. Il errait, commettant des actes ignobles, puis parfois des sacrifices sublimes. Et toujours au nom des idées les plus pures.

*

Napoléon était né dans la petite aristocratie.

Il n'était pas le surhomme, son air renfrogné lui donnait parfois l'air d'un roquet mal nourri.

Mais ses actions avaient porté les valeurs républicaines à travers l'Europe monarchique.

Un homme pouvait-il être le porte-étendard d'une nation, de valeurs héroïques, devenir l'homme éponyme de générations, être plus que la valeur elle-même? Transcender les mots courage et abnégation?

Oui. Mais à quel prix! Un siècle de gestation avant que l'Europe ne s'en remette, fasse ses révolutions et sois constitutionnelle.

Qui ensuite allait donner naissance à la république nationale socialiste, aux Soviets. Les guerres se faisaient au nom des doctrines les plus diverses, sous les monarchies autant que sous les républiques.

Ce serait la même chose sous un pacifique règne du Parti Vert.

Le problème du pouvoir se posait donc ainsi: était-ce la faute du système en place au moment de la crise, ou celle du système à venir?

Les motivations individuelles comptent peu face à un raz-de-marée politique. Seuls comptent les gestes posés: un tel engagé pour la République, un autre dans les SS, le dernier travaillant pour un organisme de l'ONU.

Puis à la fin, le vainqueur écrivait l'histoire.

Antoine triait des liasses de documents. «La damnation existe donc, pensa-t-il, la terre est un lieu de perdition».

- Patrick tu es ce qui se rapproche le plus d'un ami.

Patrick était affairé à manger son sandwich, il était midi.

- Je ne t'ai jamais dit pourquoi j'ai quitté l'armée?

L'autre répondit, après une bouchée:

- Non, pas que je me souviene.

Antoine dit:

- Nous étions avec une mission de paix, le colonel du régiment avait demandé de faire une patrouille dans un village où des irréguliers avaient été vu. Nous avons eu des rapports de renseignement qui disaient que ce secteur était dangereux, que les routes étaient minées. J'ai été voir le colonel et lui ai dit que nous ne pouvions pas faire cette patrouille.

- Qu'est ce qu'il a dit?

- Il m'a dit que c'était un ordre, et que je devais y aller. Quand j'ai refusé, il s'est fâché, m'a traité de peureux, de séparatiste, tout y est passé, et j'ai été mis aux arrêts dans ma chambre. La patrouille est partie, un des véhicules léger est passé sur une mine, et il y a eue 2 morts.

Patrick ne disait rien.

- J'ai quitté ma chambre et je suis allé pour lui balancer mon poing, mais les sentinelles m'ont empêché. J'ai été jugé pour insubordination et renvoyé de l'armée.

Il sourit aigrement:

- De plus, j'avais des idées subversives. J'étais socialiste, penseur, québécois, trop intellectuel pour eux. Je doutais de la mission du Canada. Tu vois, je ne pourrais pas plus le croire pour le Québec. Il n'y a pas d'idéal qui justifie la mort d'un être humain. On ne meurt pour une idée abstraite qu'est un pays. On devrait mourir de vieillesse, repu, ayant vécu dans le respect de la vie et des lois.

Le silence suivit ces paroles; puis Patrick demanda:

- Mais pourquoi as tu choisis l'armée? Tu devais te douter que ça ne fonctionnerait pas?

Antoine réfléchis puis il dit:

- Tu as raison, mais j'étais fasciné par cette structure, par mes lectures d'enfance. C'est une chose différente de vivre quelque chose par rapport à ce qu'on imaginait qu'elle était. Je me faisais une idée plus noble de l'armée, c'est pour cela que nos chemins se sont séparés.

Son camarade mâchait toujours son sandwich. Antoine était né dans les années soixante, en même temps que l'état québécois moderne. Au même moment, les étudiants français prenaient d'assaut la Sorbonne, Nanterre et le quartier latin. Le modèle républicain moderne était déjà attaqué dans ses racines, et c'était ce modèle que l'on voulait développer de ce côté de l'Atlantique.

Antoine avait grandi à l'ombre des champignons nucléaires, avait assisté à la chute du Mur et à la fin de la guerre froide. Il avait été élevé dans les vapeurs de la poudre et le sang des gauchistes. 25 ans plus tard, le communisme mourait en crachant sa bile et toutes ses idées perverses.

Malgré tous les espoirs suscités par ce grand événement, il ne semblait pas que l'humain allait apprendre de ces erreurs et créer l'utopie tant attendue.

Chapitre VI

De la fin de la modernité

«Le grand récit a perdu sa crédibilité...»

Jean Francois Lyotard, La condition postmoderne

L'aube révélait toute la fragilité d'un monde. Le progrès était mort en marche.

Il avait fauché sa ration de travailleurs et d'innocents. Les pompiers de Tchernobyl ne sont plus là pour en témoigner. Ou les habitants de Nagasaki en 45...

Des armées de comptables égermaient sans fin de tours vitrées, quittant un air en conserve pour celui, pollué, du dehors.

Les informations diffusaient le cas d'une famille brûlée vive dans l'incendie de leur maison préfabriquée, ils étaient restés trop longtemps devant leur téléviseur, c'était au moment de leur télésérie préférée.

Une enfant parfaite serait née, on avait modifié son potentiel génétique. On lui avait retiré la faculté de pleurer.

On avait assassiné la passion. Professions recherchées: médecin, avocat, comptable, informaticien; physicien, ingénieur, professeur d'université.

Ah oui! On compterait demain les piétons morts en fonction de la densité de la circulation au centre-ville, pour fin statistique.

- Montréal, se dit Antoine, tu es ma ville. Même si tu n'es pas la plus grande, chacun de tes rares pavés, de tes immeubles prétentieux, de tes capitalistes penchés sur le Wall Street Journal et l'Actualité t'appartiennent.

Une ex-métropole pauvre et en décadence. Pleine d'IMMIGRÉS, du moins selon l'avis du reste du Québec.

Était-ce Montréal l'île ou Montréal la ville? Le dilemme se posait.

Ce n'était pas les contours géométriques définis qui hantaient l'homme, les courbes sinueuses lui seyaient mieux.

Le magnétisme urbain l'attirait. Tant de puissance électrique, tant de métal jonché, pêle-mêle, une architecture échevelée, une faune lui ressemblant. Tant d'âmes en ces espaces mais si peu de gens dans les rues parfois. Une activité variante et intense, jour et nuit.

- Vais-je glorifier cette ville pour avoir une Bourse et en être fier, d'avoir un Stade au béton douteux et au toit percé, un taux si élevé d'assistance sociale et de misère humaine, tous ces prostitués, hommes ou femmes, ces salons de massage, un mont, deux versants si opposés, trois pont, quatre lignes de métro?

- Vais-je dire qu'elle peut aspirer au rang des grandes villes du Monde, qu'on y parle pas que le "joual", qu'on y vit, qu'on y fait l'amour ni mieux ni mal qu'à Berlin, New York ou Paris? C'est une ville avec une âme, l'une des premières d'Amérique, fondée dans de déplorables mouvements de colonisation. Il est dur de porter encore la honte de ces guerres!

- Je veux souligner que l'on n'y roule plus en carriole, qu'il n'y a plus de poêle à bois. Il y a l'eau courante et des guichets automatiques. Pas de pittoresques habitants, seulement beaucoup de Montréalais roulant à vélo, passant pratiquement sur les pieds des passants, il y a autant des Mercedes que des vieilles Renault 5. Il y a un opéra et un orchestre symphonique.

- Il y a un cœur qui bat, bien des étrangers. On descend à Montréal du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Europe ou des Caraïbes.

- Mais c'est loin de Kamouraska, la neige est noire sur la route l'hiver, il y a des bouchons de véhicules de 15h à 19h, on y parle avec un accent unique. Il y a quelques monuments, des statues, de grands parcs...

- Une police très attachante, de grandes banques, des maisons cossues, une population élégante au regard superbe, au teint varié, il n'y a que le mélange des origines pour parvenir à un si parfait diamant.

- Une multitude de vies entassées, des fabriques de bagels, des bars ouvert presque toute la nuit, du cinéma, de l'art contemporain, mais pas trop quand même. Il y a à Montréal tout ce qui fait une grande ville, ses failles et qualités, ses beautés et misères.

Elle était finie l'ère de courber la tête devant les vainqueurs de 1760, le Québécois venait d'atteindre sa majorité, il avait sa Ville-Fleuve.

*

De quoi se souvenait-il? De son premier amour!

Il roulait sur la piste cyclable du Parc Lafontaine, en direction du nord.

Il venait d'y avoir un orage, le ciel était orange de colère, des lourds nuages gris se dissipaient lentement, l'humidité le frappait au visage.

Elle l'avait trahi, elle l'avait trompé. Comment osait il vaquer à ses misérables occupations après cette coupure?

Il avait 20 ans alors. Il croyait à bien des choses confusément, l'honnêteté, la confiance, sans vraiment les comprendre vraiment.

Et ce ciel si vengeur ne devrait il pas le réconforter, laver ses peines, lui glisser des mots de pluie à l'oreille, calmer sa blessure sanglante? Ce n'était pas son amour-propre qu'elle avait déchiré. Il croyait les mots d'amour murmurés, les douces étreintes, les mots si gentils après les caresses.

C'étaient des mensonges! Vraiment des mensonges tous ces désirs soufflés dans le creux du cou offert.

Non!

Ce n'était qu'un autre visage anonyme dans cette vie sans but, dans cet enfer des âmes.

Il s'était enfermé dans la coquille, avait coupé les liens avec le monde, délaissés ses sœurs qu'il adorait, renié ses parents.

Il se croyait fort et sûr, avant. Maintenant il doutait de la force de ses pensées. De son amour pour l'humanité.

Elle le traitait de conformiste, de jaloux, d'ennuyant personnage, et il buvait ses paroles comme un imbécile.

Deux fois, ou était ce trois, elle l'avait trompé. Ce n'était rien à comparer à tous les adultères et tromperies des hommes à travers les âges cependant.

Elle était intelligente, fière, cérébrale, sans pitié. Elle l'écrasait sans la moindre émotion, l'amour le rendait tel un mollusque. Il endurait tout, pardonnait ses amants en se disant qu'il était trop possessif.

Ce ciel orangé était un signe, une punition pour sa stupidité. L'amour ne permet pas tous les excès, de quels côtés qu'ils soient. On ne pouvait pas être bête à mourir, les éléments s'étaient fâchés contre ses erreurs, ils lui indiquaient leur courroux.

Vénus avait abandonné Antoine, il avait opté pour Mars, continuant un combat en tangente.

Deux humains ne pouvaient s'entendre, imaginez des milliards; à courir après le temps, à créer des tours de Babel, à s'inventer des langages et religions!

Son ex flamme aimait sortir, elle aimait la foule, cela la nourrissait. Elle masquait son insécurité sous un voile de visages inconnus et de mains nouvelles. La foule l'énergisant, lui cachant son passé tourmenté d'adolescente en quête d'absolu.

Elle craignait le conformisme du milieu qui l'avait vu naître, la tranquille petite banlieue moderne, loin des cris, de la guerre. Elle rejetait sa jeunesse ouatée et la vendait au plus offrant en un ballet existentiel, valsant avec la drogue et l'alcool, se remplissant les poumons de fumée hallucinante, le corps de passion physique. Elle voulait salir sa virginité banlieusarde, sa propreté d'enfance immaculée, tachée par le séisme tranquille du divorce de ses parents.

C'était le dernier jour de son premier amour.

*

Le postmodernisme en science politique détermine la fin du monopole de la raison et du droit social qui s'opposait au totalitarisme et au droit divin. La remise en question des Lumières, débutée par la montée des fascismes, et par la résurgence récente de l'extrême droite en Europe, de même que la mouvance libertaire aux États Unis, sont des preuves de la possible fin de la modernité. Les mouvements politiques sortent du clivage gauche droite et sont marqués par le rejet de la démocratie parlementaire.

En architecture, et dans les arts, cela pourrait se caractériser par la fin du règne de la raison, du respect des trames historiques et du progrès. On assiste dès lors

à des mélanges baroques de genres et d'époques, des relectures d'événements antérieurs, on analyse le passé avec un filtre contemporain, on y insère des trames, des éléments ou personnages anachroniques; ceci peut donner des résultats différents de ceux de l'ancienne analyse scientifique neutre, ou qui essayait de l'être, et qui caractérisait la modernité. Exemple littéraire, le Nom de la Rose, d'Umberto Eco.

Cela s'applique également dans la littérature, la narration et la trame des romans s'en trouvent donc modifiés.

*

Ils avaient envahi les frontières, franchi les *limes*, des légions rompant sauvagement le calme des forêts, la Xe à Longueuil, la XIVE à Laval, la IIIe à Sainte-Thérèse, noms obscurs, villages nés en abcès sur la peau de la métropole, visages bien blanchis, idées racistes érigées en étendard. N'y chercher pas trop d'intellectuels, la masse beuglante les a roulés dans le goudron de leur ignorance, coulant la culture au pilori.

Culture! Quel grand mot! Le banlieusard moyen y voyait un palliatif à l'importation des pommes de terres américaines. Idée! L'idée était d'avoir une jolie piscine, deux voitures, deux portes de garage, une pelouse verte d'où rien ne dépasse, une grande allée de pavé uni, des vacances en Floride. C'était cela, la plus grande réussite du 20^e siècle, un chef d'œuvre de vulgarité et de laideur fade.

Il comprenait donc en partie la révolte de son premier amour, mais pouvait on se révolter contre le dieu PROGRÈS?

Ah Dieu, Dieu, Dieu! Toi Dieu Progrès, ta vérité nous guette. Car il est linéaire le progrès. Il progresse depuis que l'on a découvert la SCIENCE qui sauve cinquante vies pour en détruire cinquante et une. Le progrès et la science sont les deux mamelles de la modernité. Mais la mère a accouché d'un monstre, le 20^e siècle.

Le Progrès? Les camps de la mort! Le progrès? Certains nient que ces camps aient existé! Le progrès? Des gens votent pour le Pen. Progrès?!!

La Science? Il nous faut des preuves irréfutables et des faits incontournables, on ne peut se baser sur l'intuition seule.

Toutes les petites trahisons ne comptent guère. Jean Barbe à Radio-Canada ne trahit pas son idéal indépendant et social démocrate. «Je me souviens, c'était vers juin 1990, dans le journal Voir». Mais que veux dire maintenant «social-démocrate» ou «démocrate»?

Ça veux dire le règne de la banlieue.

Même les syndicalistes regardent avec frayeur leurs ouvriers bedonnants, les yeux gonflés à force de contempler la télévision.

C'est aussi le règne du ventre. On doit manger. L'art se vend, c'est une marchandise. Je n'invente rien, se disait Antoine, toutes ces petites pensées qui resurgissent sont intemporelles. L'art n'est pas plus pur que sous l'empereur Néron ou les Borgia. Il est pourri, tordu, galvaudé. Ce mot d'art même lui fait défaut. On ne réunit pas beauté et laideur sous un même mot. La beauté, bien sûr, ne se définit pas, mais pourquoi se borner à être un obscur fonctionnaire quand on peut rayonner sur les jours tristes des quelques élus qui savent saisir une allusion, qui tremblent à l'évocation d'une émotion, ressentent une compassion véritable?

Antoine avait fait un grand détour pour marcher longtemps avant de rejoindre son but final.

Il était de retour à la maison de sa sœur. Judith était là, avec ses sœurs et ses nièces, toute la fratrie.

Judith avait beaucoup de raisons de ne pas aimer Antoine. Mais elle l'aimait pour sa simplicité, sa droiture, son honnêteté qui parvenaient à faire oublier son côté bourru.

Quelque parcelles de vérité traînaient ça et là, dans notre monde, la folie côtoyant la raison. Passant outre les modes et les vagues sociales, la vérité se glissait dans certaines vies, ignorant les autres.

Antoine s'approcha, ouvrant les bras aux filles d'Isabelle.

- Bonjour les beautés!

C'est cela qui était un poids. Exprimer une émotion, la ressentir, laisser son âme entrevue sans avoir peur. Parfois, il se disait que les femmes avaient plus de facilité dans ce domaine, question d'éducation aussi.

Il serra les fillettes contre lui. Leur chaleur le surprenait. Elles rayonnaient, ne demandant qu'une étreinte tendre, même d'un parent méconnu. Elles avaient prise sur sa solitude, comblant un peu le gouffre de sa vie, cette quête sans fin qui était encore pour elles la fascination d'un monde merveilleux et sans limite.

Natasha photographia Antoine qui retenait avec peine des larmes. Elle caressa la nuque de son frère.

- Ne pleure pas Antoine, tu nous as manqué depuis la dernière fois.

Il sourit faiblement.

- Moi aussi, je vais venir plus souvent maintenant.

Isabelle s'approcha à son tour de son frère.

- Mon grand frère! Tu nous as vraiment manqué!

Il disserta:

- Et le monde s'en est-il plus mal porté? Dis-moi, un idéaliste de moins dans cette pourriture, cela y paraîtra-t-il? On m'a ridiculisé du primaire au collégial, des parents aux élèves de l'école, en passant par mes officiers et jusqu'à certains professeurs d'université. La vérité ne peut être érigée en système, elle est par trop variable. J'étais seul dès 6 ans, je comprenais ce que serait ma vie, solitaire, blessé, bousculé. Seules les femmes cultivent la vie je crois, trop d'hommes sont des brutes. C'est vous qui m'avez ramené à la vie.

Isabelle se taisait. Natasha serra son bras.

- Antoine, tu aurais dû venir te confier à nous.

Il baissa la tête.

- Je crois... que je devais porter ma destinée, suivre ma voie. Je ne pouvais l'éviter. Né dans un monde d'hommes, je devais me battre avec leurs moyens mais contre leurs idées.

Isabelle serra Judith avec force.

- Tu as aidé à nous le rendre!

Elle serra ensuite la main d'Antoine.

Un grand nuage passa, puis les rayons du soleil éblouirent soudainement l'homme.

Il ne voulait pas réfléchir, il ne voulait que sentir les parfums de ces femmes, celui des fleurs, les arôme de fleurs et d'herbe de l'été.

Il voulait oublier les Modernes.

Aligner des phrases, des paroles et des distinctions. Toute une vie à collectionner des références et des citations. Un mur bardé de papier vélin. C'était cela une sommité. Ils étaient les nouveaux sorciers des tribus modernes. Analysant les combinaisons possibles des nombres premiers et la probabilité de pile ou face; agonisant sur l'intégrale, tendant vers l'infini ou calculant les demi-vies du plutonium.

La politique est gérée par les sondages et les firmes de marketing désormais. La vie sexuelle des candidats a plus d'importance que leur programme.

L'ère de la primauté du contenant plutôt que le contenu.

Oh! ce n'est pas qu'Antoine croyait aux programmes politiques.

Il n'y a pas de "bonne" littérature ou de langage correct. Mettez cela dans vos pipes chers sclérosés!

Il n'y a qu'un langage commun respecté pour sa compréhension.

Autrement la langue meurt.

Tout est permis, Antoine préférait une prose anarchique au discours creux des politiciens.

Ne jamais douter, c'était cela la voie. Déchirer les critiques. Se foutre des bien-pensants, ces habitants des banlieues, ces anciens inquisiteurs, ces collaborateurs du passé, ces dirigeants actuels de la majorité silencieuse et vertueuse. Ah, la joie de l'anonymat! C'est seulement dans la ville que l'individu peut vivre pleinement sa vie. Pas de chipie guettant à la fenêtre, pas de flic immoral, pas de maire omnipotent, pas de notable merdeux.

La liberté de la grande ville! La libération de l'être écrasé par la petitesse des minuscules communautés, des gens aux esprits simples.

Quoi, vous m'empêcher de crier, encore? Enfant, vous me battiez, adolescent, vous me ridiculisiez, adulte, me torturiez? Le mot est la seule arme qui reste à l'humain libéré de toute structure.

Bande d'abrutis devant vos téléviseurs et vos parties de hockey! Des moutons menés à l'abreuvoir de l'ignorance.

Ma violence sera permise parce que vous n'aurez pas prise sur elle, ni votre système policier, judiciaire ou politique. Parce que je ne nommerai personne, les salauds se reconnaîtront, crieront au scandale, m'accuseront. Ils se seront eux même accusés et jugés.

Ces bourreaux de la postmodernité sont déjà en place, prêts pour la guerre des mondes et l'asservissement.

On ne fait pas la révolution avec des balais...

Fin

Éditions du Refus-Genx